

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 26 JUIN 1830.

NO. 35

FRANCE.

PARIS, 3 mai.

BULLETIN DU CHATEAU.

La réception d'aujourd'hui est probablement la dernière de la saison, puisque la cour va partir pour Saint-Cloud, à moins cependant qu'elle ne revienne à Paris pour les fêtes destinées au roi de Naples.

Le roi d'Angleterre, dont l'état laisse peu d'espérance, et l'expédition d'Afrique, ont fait le sujet de tous les entretiens. Quelques esprits attentifs ont cru démêler dans le langage ou les réticences des gens à portée d'être bien informés, un certain embarras, une sorte d'inquiétude, lorsqu'il était question de l'affaire d'Alger. Voici ce qu'on disait tout bas :

Cinquante millions et plus sont déjà dépensés, sans y comprendre les suppléments de solde de l'armée qui s'élèvent à des sommes assez considérables. Le produit du dernier emprunt, payable de mois en mois par la maison Rothschild, et qui était destiné à retirer les bons royaux en circulation, et à payer les dépenses de l'armée de Morée, a suffi jusqu'à présent à ces énormes dépenses ; mais tous les fonds sont épuisés, et le trésor se trouve vide.

Il faut donc recourir à une nouvelle émission de bons royaux ; mais un pareil moyen pourrait exercer une influence fâcheuse sur le crédit public, sur la Bourse, et puis M. de Chabrol ne se soucie guère d'engager sa responsabilité personnelle, surtout en présence des chambres. Il comprend que le succès seul pourrait lui faire obtenir un bill d'indemnité, et quelles que soient les chances favorables que donne la bravoure de notre armée, le ministre des finances, quoi qu'on ait pu en dire, hésite à signer de nouveaux bons royaux.

Il reste une autre ressource, celle des receveurs-généraux ; mais les receveurs-généraux, de leur côté, ne montrent pas beaucoup d'empressement à faire de nouvelles avances. Ils prétendent que le recouvrement des contributions éprouve des difficultés, des retards inaccoutumés ; que les contribuables qui avaient l'habitude d'anticiper eux-mêmes sur le paiement de leurs cotes, se font tirer l'oreille pour acquitter seulement les douzièmes échus. En un mot, les receveurs-généraux ne veulent plus se mettre à découvert.

Tous ces embarras, toutes ces résistances contrarient et affectent M. de Polignac, qui commence à comprendre que la suffisance et l'entêtement sont de tristes moyens de gouvernement. Ses défenseurs officieux ou officiels ont beau le rassurer, toutes les susceptibilités du raisonnement, tous les sophismes s'évanouissent devant les chiffres de M. de Chabrol. Les organes du ministère aperçoivent tout ce qu'ils veulent dans l'article 14, il n'y a qu'une seule chose qu'ils ne peuvent y trouver : c'est de l'argent.

Il a été question aussi de l'audience que M. de Martignac a obtenue hier du roi. Cette audience a duré près d'une heure, et les courtisans de M. de Polignac cherchaient vainement à dissimuler leurs inquiétudes à cet égard. Cette circonstance ramenait naturellement la conversation sur la dissolution. Toujours la même vague, la même incertitude sur cette question vitale. On dit que M. de Polignac a été effrayé en entendant ces paroles, prononcées à demi-voix dans l'embrasure d'une croisée : *Point de lois, point d'impôts.*

(C. de la Presse.)

LE ROI D'ANGLETERRE.

Les nouvelles des journaux arrivées ce matin par voie extraordinaire, tendent à faire prévoir la fin prochaine du roi George IV. Le bruit de sa mort même s'est généralement répandu à la Bourse ; mais nous croyons pouvoir affirmer qu'aucune nouvelle décisive n'était parvenue à Paris aujourd'hui à quatre heures.

La mort d'un roi d'Angleterre est, dans tous les temps, un événement de haute importance. Dans les circonstances actuelles, la mort de George IV pourrait avoir des conséquences, amener des résultats dont il serait difficile de prévoir l'étendue et la gravité.

George IV, comme on sait, n'avait qu'une fille unique, qui épousa le prince Léopold de Saxe-Cobourg, maintenant appelé à régner sur la Grèce affranchie ; quelques mois après son mariage, la princesse Charlotte, espoir de l'Angleterre, mourut sans enfants. Le duc de York, mort en 1828, n'a point laissé de postérité. Le duc de Clarence, troisième fils du roi George III, est l'héritier du sceptre de la Grande-Bretagne ; c'est lui qui montera sur le trône. Le duc de Clarence, qui a épousé, en 1818, une princesse de Saxe, est âgé de 65 ans ;

il n'a point d'enfants. Le duc de Kent, qui venait ensuite, mort en 1820, a laissé une fille, et comme en Angleterre les filles héritent, cette jeune princesse, âgée seulement de onze ans, deviendra à son tour l'héritière présomptive de la couronne.

Ainsi, sans prévoir le terme d'un nouveau règne, on peut considérer, sinon comme probable, du moins comme possible, et pour une époque qu'il n'appartient qu'à une puissance au-dessus de celle des rois de déterminer, la nécessité de l'établissement d'une régence en Angleterre. Les tems des régences sont quelquefois funestes aux empires ; souvent aussi ils deviennent favorables à la liberté des peuples. Dans tous les cas, la minorité d'une souveraine concentrerait jusqu'à un certain point en Angleterre la politique anglaise ; l'influence de cette puissance formidable, sur les affaires générales de l'Europe et du monde, perdrait nécessairement de son poids, et certes la France n'aurait qu'à y gagner.

Mais, sans anticiper sur les événements, jetons un coup-d'œil sur ceux qui suivraient immédiatement la mort de George IV. Par le seul fait d'un changement de règne, le parlement britannique est dissous de plein droit. Des élections générales auraient lieu dans les six mois en Angleterre. Sans doute la nouvelle chambre des communes aurait le même esprit, seconderait le même système que les chambres précédentes ; l'aristocratie anglaise est trop puissante, par ses antécédents, par ses richesses, par les hauts emplois qu'elle occupe, pour se dévouer, pour perdre, à la suite d'une dissolution et au renouvellement intégral, le pouvoir héréditaire qu'elle possède. Jalouse de ses droits, toutes les opinions dissidentes des membres qui la composent feraient cause commune pour les défendre s'ils étaient menacés. Le chef d'une illustre famille, siégeant à la chambre haute, et qui s'est toujours distingué au premier rang parmi les défenseurs des intérêts populaires, écrivait dernièrement à un de ses amis : « Je veux laisser intacte à mes enfants la portion de souveraineté que j'ai reçue de mes ancêtres. »

Un seul homme, dont l'humanité déplore encore la perte, pouvait apporter d'heureuses modifications à la politique si perfide du cabinet de Saint-James, qui pèse sur le monde entier. Canning est mort ; avec lui son système repose dans la tombe ; il y sommeillera jusqu'à l'époque encore éloignée peut-être de la réforme parlementaire vainement appelée par la partie la plus libérale de la nation britannique. Jusque-là, il faut s'attendre à voir se continuer en Angleterre la politique des Pitt, des Castlereagh, des Wellington. Cette politique des tems qui ne sont plus à vaincu celle des tems modernes, celle de Fox, de Sheridan, de Canning, hommes de leur siècle, qui voulaient la liberté civile et religieuse pour tous les peuples, et dont les pensées généreuses, mises en action, auraient retardé l'époque des catastrophes tôt ou tard réservées aux plus hautes puissances de la terre.

Mais, sans changer de système, les hommes du gouvernement peuvent être remplacés. C'est l'occasion de se rappeler que lord Wellington fut constamment en opposition avec le duc de Clarence. Lorsque ce prince avait la charge de grand-amiral, ce sont les intrigues, les manœuvres, les conseils ennemis de lord Wellington qui l'obligèrent à y renoncer. On n'a pas oublié non plus que ce fut un *post-scriptum* écrit de la main du duc de Clarence, en sa qualité de grand-amiral, au bas d'une dépêche adressée à sir E. Codrington, qui contribua puissamment à la détermination de cet amiral de livrer la glorieuse bataille de Navarin ; on sait que l'amiral Codrington est l'ancien ami, le confident du duc de Clarence ; et l'amiral Codrington a été destitué de son commandement par lord Wellington.

A moins que le roi futur de la Grande-Bretagne ne soit plus généreux encore que le duc d'Orléans lorsqu'il succéda à Charles VIII, n'y a-t-il pas des motifs de croire à quelque modification dans le personnel du cabinet britannique quand arrivera pour le duc de Clarence le moment de régner sur l'Angleterre ?

Une modification semblable retentirait sûrement en France ; les intimités, les protections actuellement établies, se trouveraient détruites ; les relations entre les deux cabinets, n'ayant plus pour mobiles les mêmes hommes, se modifieraient nécessairement aussi. Dans tous les cas, et lorsqu'il est question de tels personnages, est-il possible que les hommes changent et que les choses ne changent pas ?

(Idem.)

ÉTAT DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE.

Des faits nombreux et des accidens de toute espèce se

produisent à l'horizon diplomatique. L'Europe, le monde entier paraissent en travail, et de tous les points les nouvelles étrangères indiquent des tendances de nouveauté dans les rapports, les intérêts, les constitutions et les alliances des peuples. Il semble que ces spectacles se multiplient comme à dessein pour rendre plus amère à la France la folie du 8 août, dernière poursuite de la fortune qui est venue à point nous emprisonner dans la lutte de notre position intérieure, au moment juste où notre indépendance nationale eût pu se dessiner davantage, notre dignité réparer ses affronts, notre prépondérance se relever et s'agrandir à l'aide des conflits européens. Nous touchions l'été dernier à un de ces quarts d'heures, si rares dans la vie des individus et des nations, qui, d'un seul coup, permettent de faire ou de refaire sa fortune. Que fallait-il ? le choix d'une alliance, qui, par sa sécurité continentale, nous ouvrait des avantages certains sans beaucoup de périls.

Avec sa main de plomb, le 8 août nous a rejetés de cet espoir d'une renaissance européenne, dans l'urgence d'une défense personnelle de notre liberté française. Que ce soin nous absorbe, il est le plus sacré, le plus pressant. Mais sans remonter si haut qu'à la prétention de profiter de l'état de l'Europe pour y reprendre un premier rang, prétention qui ferait sourire notre cabinet de Coblenz, on doit encore suivre d'un œil attentif les événements qui de toutes parts éclatent, ne fût-ce que pour contraindre l'incapacité de regarder et de voir.

L'Angleterre s'élève à la publication de ces Bulletins sur la maladie du Roi, dont les vagues espérances sont accompagnées, dans tous les esprits, des pressentimens d'une issue funeste. Le patriotisme local, la régularité des traditions, la certitude des hommes d'état, n'enlèvent pas toutes chances de nouveauté à un événement aussi grave. L'héritier du trône a des opinions whigs modérées ; ces opinions elles-mêmes sont puissantes, et sans l'être peut-être assez pour entraîner la retraite de Lord Wellington bien posé dans la conduite des affaires intérieures, elles pourront, selon nous, exercer par un événement qui leur est favorable, sur la politique extérieure de l'Angleterre, une action suffisante pour la changer, car c'est cette politique qui est surtout mauvaise et improuvée par les whigs et les amis des doctrines libérales de M. Canning.

D'un autre côté, des lettres de Pétersbourg représentent la diplomatie russe comme fort occupée. Les arrangements avec la Porte ne seraient pas l'objet de sa sollicitude la plus impatiente ; elle tient même assez aux lenteurs. L'ambassadeur turc n'a rien obtenu : l'empereur est parti sans rien promettre. M. le duc de Mortemart n'a point profité de son congé, et, toujours bien traité de l'empereur, il est resté au milieu d'un mouvement où on songe à tout, à ce qu'il paraît, même à notre expédition d'Alger. D'après les dernières nouvelles, la flotte russe de l'amiral Heyden se rapprocherait des côtes barbaresques. La Russie viendrait-elle la pour elle seule, avec la France, ou en observation contre l'Angleterre ? Voilà tout un champ nouveau aux éventualités.

Cette expédition elle-même d'Alger, le seul mouvement de notre politique qui n'est pas à coup sûr celui qui nous importait le plus, peut avoir d'autres conséquences que les résultats militaires auxquels se borne la courte pensée de nos hommes d'état. Que va faire le pacha d'Egypte ? Si l'islamisme, qui, au sein de l'empire ottoman, a semblé éteint tant il a fait peu d'efforts pour résister l'année dernière, allait se rallumer dans les peuplades du désert, par l'imprudence du mot de chrétienté mêlé à notre expédition ; si cet élan mahométan se communiquait, il irait peut-être plus loin qu'à arrêter momentanément nos drapeaux ; des petits tributaires de la Porte, il repasserait peut-être à ses grands vassaux, et des esclaves aux maîtres. Là encore tout un ordre de faits nouveaux peut s'ouvrir.

Plus près de nous l'Espagne vient de déchirer le pacte de famille. La loi salique est abolie. Les ambassadeurs de la maison de Bourbon protestent. Notre faible cabinet laisse perdre le fruit de cette expédition ruineuse qui, en échange de nos trésors, ne nous a encore renvoyé que des insultes. D'une autre part, l'acte de Ferdinand est un caprice d'absolutisme et une leçon sur la nature de ce gouvernement où les révolutions peuvent être de toutes les minutes, ce qui devrait corriger le goût de notre cour pour ce régime qui n'est pas même bon pour elle. Sous un autre point de vue, la résolution de Ferdinand, tout absolutiste qu'elle est, aura pour premier effet d'éloigner du trône don Carlos, le parti moine et inquisiteur, et par les mécontentemens de ce parti de pousser le roi actuel vers des idées raisonnables et une pente d'améliorations politiques.

Non loin de cette malheureuse Espagne, le Portugal plus

malheureux, continue d'offrir le spectacle de son don Miguel courtisé secrètement de certaines puissances près d'une reconnaissance officielle et d'une résistance probable dont Terre, le Brésil et la vraie légitimité seront le foyer.

Plus près de nous encore, la Belgique voit son gouvernement subir la plus singulière des coalitions, celle des catholiques et des libéraux ; mais aussi de là une lutte plus périlleuse, celle de la souveraineté avec les résistances populaires. L'arrivée du roi de Prusse, d'un voisin ami, mais armé, se prépare pendant ce temps pour les Pays-Bas. Le prince de Metternich ne sera pas loin, d'après les nouvelles qui annoncent sa présence à son château de Johannesburg. A notre frontière se tiendront donc des conférences où les questions d'intervention dans les affaires intérieures d'un peuple pourront être de nouveau traitées. Ce sont toujours choses graves que ces sortes de questions, et la France ne doit pas aimer à les entendre à sa porte, dans un moment surtout où un ministère anti-national préside à ses destinées.

De ce rapide résumé, que conclure ; que l'Europe est pleine d'incidents, et de principes de mouvement, dont un ministère incapable ne saisis peut-être pas plus les fils que l'ensemble. Jamais plus d'activité, de bon sens et de patriotisme ne fut nécessaire au ministère français ; et si nous voulons ne pas le juger sévèrement et oublier même ses antécédents, il nous sera du moins permis de dire en toute justice que jamais, pour tant de besogne, il n'y eut tant d'insuffisance.

(Messager des Chambres.)

PORTUGAL.

LISBONNE, 10 avril.

M. Brent, chargé d'affaires des États-Unis d'Amérique, se dispose à nous quitter ; on le croit rappelé par son gouvernement, et on ne dit pas qu'il soit remplacé ; on pense au contraire que ce gouvernement ayant reconnu qu'il avait été trompé par son chargé d'affaires, dont les rapports inexacts et peut-être payés par le parti miguéliste, avaient donné lieu à l'inconvenant démarche de la reconnaissance de l'usurpation, a voulu se justifier aux yeux des autres nations en rompant brusquement ses relations avec lui.

ESPAGNE.

MADRID, 15 mars.

Malgré toutes les lois et les ordonnances que l'on publie sur les finances, le crédit de l'État ne paraît pas s'améliorer. Les vales fléchissent ; on en demande et on en offre beaucoup au-dessous du cours coté.

Il vient d'être fait des réformes considérables dans plusieurs administrations, notamment dans celle des douanes ; plusieurs sujets ont été remplacés par d'autres plus propres à ces emplois par leurs connaissances et leur aptitude en administration.

AMÉRIQUE DU SUD.

COLOMBIE.

Correspondance entre l'envoyé extraordinaire britannique et M. Caicedo.

Le soussigné envoyé extraordinaire de S. M. Britannique et son ministre plénipotentiaire auprès de la République de la Colombie a l'honneur d'entrer en correspondance avec son excellence le général Caicedo, ministre des affaires étrangères de cette république, pour inviter son excellence à s'expliquer sur un sujet d'une importance vitale pour son gouvernement et celui de la Colombie, d'autant plus qu'il embrasse la question du maintien ou de la cessation d'engagements solennels existants entre les deux pays.

Le soussigné, pénétré comme il l'est du désir ardent de son gouvernement pour le bien-être de la Colombie, a vu avec autant de peine que de surprise dans la *Gazette de Bogota*, du 18 courant la copie d'un message officiel adressé par l'exécutif au congrès, dans lequel on propose l'établissement d'un gouvernement séparé pour la Nouvelle-Grenade, et la dissolution virtuelle de la république.

Le soussigné ne prétend point intervenir dans les affaires intérieures de ce pays. Le gouvernement de S. M. a plus d'une fois témoigné qu'il n'avait point d'intention semblable. Mais il croirait négliger un devoir important et sacré, s'il hésitait à notifier à S. E. que dans le cas où la mesure en question viendrait à être sanctionnée par le congrès, et à recevoir son exécution, le traité entre la Grande-Bretagne et la Colombie, sera *ipso facto* annulé par cet acte, et que les fonctions du soussigné en qualité d'envoyé britannique auprès de la république, cesseront immédiatement.

Le soussigné n'a d'autres vues en faisant cette communication à S. E., que de mettre en garde le gouvernement de la Colombie, sur les conséquences d'un tel acte, comme affectant les relations de la république avec un gouvernement ami, au représentant duquel le chef distingué de la république a exprimé, encore hier, en audience publique, la résolution d'observer fidèlement les traités qui unissent les deux pays.

Le soussigné prie S. E. de recevoir les assurances de sa considération la plus distinguée.

(signé) W. TURNER.

Légation anglaise, Bogota, 19 avril 1830.

BOGOTA, 20 avril 1830.

A l'honorable Wm. Turner, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. B., près du gouvernement de la Colombie.

Le soussigné ministre secrétaire d'état au département des affaires étrangères, de la république de la Colombie, a eu l'honneur de recevoir et de communiquer au gouvernement, la note que l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire

de S. M. B., a bien voulu lui transmettre, en date d'hier, dans laquelle il exprime les regrets qu'il a éprouvés en conséquence du message soumis au congrès par le pouvoir exécutif, le 15 de ce mois, proposant l'établissement séparé, et par le fait la dissolution de la république ; et il annonce que la cessation de ses fonctions serait la conséquence immédiate de la mesure proposée, parce qu'elle annulerait *ipso facto*, le traité existant entre la Colombie et la Grande-Bretagne.

Le message du gouvernement qui a excité les regrets du ministre auquel le soussigné s'adresse, loin d'avoir pour objet la dissolution de la république, et de rendre inutile les sacrifices qui ont été faits pour lui donner l'existence, a eu pour but de la maintenir. C'est là ce qui a influencé le gouvernement, et l'a engagé à adopter des mesures provisoires et de conciliation, comme étant plus propres dans son opinion, à calmer l'effervescence de l'esprit public, afin que les représentants du peuple de l'ancienne Vénézuéla et de la nouvelle Grenade puissent délibérer avec sagesse sur l'union malheureusement interrompue, régler leurs différends, et former le pacte qu'on jugera le plus avantageux. Le soussigné a reçu l'ordre de faire cette représentation au ministre, de la manière la plus explicite, et de lui donner l'assurance que l'union est, et a toujours été l'objet, des efforts constants du gouvernement Colombien. C'est la politique que le gouvernement a uniformément suivie parce qu'il est persuadé que l'union doit assurer le bonheur du peuple, et aucun moyen pacifique ne sera négligé pour y parvenir.

L'observation religieuse des traités que nous formons avec les nations étrangères, qui ont reconnu l'indépendance que nous avons conquise sur la mère patrie est en harmonie avec cette politique ; et le gouvernement a chargé le soussigné de déclarer explicitement au ministre de S. M. britannique, que quelles que puissent être les formes et les institutions qui existent, ou existeront à l'avenir dans le territoire qui compose actuellement la république, son intention inviolable est d'observer avec le même scrupule que par le passé, les stipulations du traité entre la Colombie et la Grande-Bretagne.

Les assurances que le magistrat suprême du gouvernement a données à votre excellence, ne seront point violées ; et malgré les difficultés qui agitent aujourd'hui le peuple de la Colombie, le gouvernement croit pouvoir affirmer en toute sûreté par l'entremise du soussigné, qu'il est parfaitement d'accord sur la nécessité de remplir des engagements contractés en son nom envers une nation amie qui a conservé la meilleure intelligence avec la république et à laquelle elle est liée par des obligations dont elle doit garder le souvenir avec gratitude et reconnaissance.

Le soussigné ministre, secrétaire d'état et des relations extérieures de la république de la Colombie, espère que cette explication paraîtra satisfaisante à l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. britannique, auquel il offre l'assurance de sa considération la plus distinguée et de son respect.

(Signé) DOMINGO CAICEDO.

CONCITOYENS !

La Constitution est définitivement arrêtée, et vous êtes chargés par la nation de la nomination des hauts fonctionnaires qui doivent présider la République. Je crois à propos de réitérer mes protestations, et de déclarer encore une fois que je n'accepterai point la magistrature suprême, lors même que je serais de chef honoré de vos suffrages. Vous devez être bien pénétrés que le bien de notre patrie exige de moi le sacrifice de mon éloignement pour toujours du pays qui m'a donné la vie, afin que la continuation de ma résidence dans la Colombie ne soit point un obstacle au bonheur de mes compatriotes. Vénézuéla, afin de justifier sa séparation, m'a attribué des vues ambitieuses. Elle se prévaudrait encore de ma réélection, pour la présenter comme un obstacle à la réconciliation, et finalement la République serait exposée à être démembrée, et aux horreurs d'une guerre civile. Les vœux que j'ai soumis aux délibérations du Congrès le jour de son installation, liées à beaucoup d'autres, doivent concourir à persuader au peuple de la Colombie de nouveaux magistrats, possédant les qualifications éminentes requises par les lois, et nécessaires au bien-être général.

Je vous conjure, mes concitoyens, d'accueillir ce message comme la preuve que je donne du plus ardent patriotisme, et de l'amour que j'ai toujours professé pour la Colombie.

SIMON BOLIVAR.

Bogota, 27 avril 1830.

Réponse du Congrès.

MONSIEUR,

Le Congrès a reçu votre message du 27 de ce mois, par lequel vous réitérez votre détermination de ne point accepter de nouveau la magistrature suprême, dans le cas même où vous seriez honoré des suffrages des représentants du peuple. Ils ont pris ce message en considération.

Le Congrès sait apprécier cette nouvelle preuve du patriotisme et du désintéressement qui vous animent. Vous réalisez à nos yeux la gloire que vous avez acquise à tant de titres ; et en écartant les imputations lancées contre vous, vous confirmez la confiance que vous avez inspirée, et vous consolidez votre réputation.

Soyez certain, Monsieur, que chaque membre du Congrès, obéissant aux impulsions du patriotisme et du devoir, et en considération des besoins publics, pèsera dans sa propre conscience, le jour de l'élection, les raisons qui vous engagent à solliciter votre exclusion de la candidature. Ces considérations détermineront son vote. Quelque soit cependant le sort que la Providence vous réserve, et celui qu'il destine à la nation, le Congrès entretient l'espérance que tout Colombien sensible à l'honneur et aimant la gloire de son pays, vous regardera toujours avec le respect et la considération mérités par les services que vous avez rendus à la cause de l'Amérique, et contribuera à faire passer votre nom à la postérité avec tout l'éclat qui appartient au fondateur de la Colombie.

Tels sont, Monsieur, les sentiments du Congrès, et j'ai l'honneur de vous les communiquer par ses ordres.

Salle des sessions, Bogota, 30 avril 1830.

(Signé) VINCENTE BARRERO.

A Son Exc. Simon Bolivar, Libérateur, etc., etc.

DÉCRET.

Le Congrès constituant de la République de la Colombie, considérant,

Que la province de l'ancienne Vénézuéla, qui a brisé les liens qui l'unissaient au gouvernement de la Colombie, sous prétexte qu'on voulait substituer un gouvernement monarchique au gouvernement républicain, doit être convaincue de son erreur, d'après les bases de la constitution, et plus encore par la constitution elle-même qui vient d'être agréée :

Qu'il ne paraît pas probable que cette province après avoir été ainsi détournée, adhérerait à une détermination destructive d'une union précieuse, (et qui fait la sécurité et la grandeur de la république), méconnaît ses avantages particuliers et voudrait renoncer à toutes les espérances de prospérité et de puissance qu'elle promettait :

Que même, si elle portait l'obstination à l'extrême en désirant former et maintenir un gouvernement tout-à-fait indépendant, il ne serait pas convenable de tenter le rétablissement par la force d'une union que de graves considérations rendent nécessaire :

Qu'enfin il importe à l'exécutif de guider sa conduite d'après une règle certaine, non-seulement dans la crise actuelle, mais pour les événements futurs.

DÉCRÈTE.

1°. La constitution arrêtée par le congrès, sera présentée par le gouvernement aux provinces de l'ancienne Vénézuéla, comme un lien d'union et de concorde ; et il emploiera tous les moyens pacifiques en son pouvoir pour l'engager à l'accepter.

2°. Si les dites provinces refusent d'accepter la constitution, à moins qu'elle ne subisse des altérations essentielles, ou circonstanciées, ou si elles spécifiaient d'autres conditions, le gouvernement convoquera sur le champ une convention colombienne qui s'assemblera dans la ville de Santa-Rosa, département de Boyaca, afin de prendre en considération les changements, les conditions proposées, ou celles qui pourront être proposées, et pour en décider de la manière la plus propre à atteindre le bien général et les intérêts de la nation.

3°. Si toutes, ou la plus grande partie des provinces de l'ancienne Vénézuéla, rompant tout à fait le pacte solennel qui les unit au reste de la Colombie, refusaient d'accepter la constitution, et rejetaient tous les moyens de conserver l'unité nationale, le gouvernement ne fera pas la guerre pour les contraindre à respecter ce pacte.

4°. Dans le cas où les provinces de l'ancienne Vénézuéla ne consentiraient point à l'ouverture spécifiée dans l'article deux, le gouvernement convoquera immédiatement une convention de députés du reste de la Colombie, qui s'assemblera dans une des villes de la vallée de Cauca, ainsi qu'on le jugera plus convenable, pour délibérer sur les circonstances et l'état du pays, prescrire à l'exécutif la conduite qu'il devra tenir, reviser la constitution, y faire les changements qui lui paraîtront indispensables, afin de l'adapter parfaitement aux intérêts nationaux.

5°. Le gouvernement aura soin de faire publier avec une grande solennité la constitution établie par le congrès, de faire prêter serment à cette constitution et de la faire exécuter dans toutes les autres provinces de la république, où elle doit être obéie, ou mise en pratique, jusqu'à ce qu'il y soit fait des changements, ou des modifications, en conformité des dispositions des articles qui précèdent.

Donné à Bogota le 5 mai, 1830.

Le président du congrès.

VINCENTE BARRERO.

Proclamation du Vice-président CAICEDO, faisant fonctions de Président.

CONCITOYENS !

Les votes de vos représentants m'ont placé au second rang de la magistrature de la République. Avec un succès plus heureux les mêmes votes ont appelé à la présidence ce patriote distingué, Joaquim Mosquera. Pendant son absence de la capitale, la Constitution place dans mes mains inexpérimentées, la direction suprême du gouvernement exécutif.

Colombiens ! après beaucoup d'oscillations, pénibles et prolongées, une nouvelle Constitution est présentée à la Colombie. Elle combine et confirme d'une manière stable, le pouvoir du gouvernement et la liberté du peuple. Les interprètes choisis de la volonté nationale, ont conservé intactes les formes républicaines que nous avons chaudement revendiquées. Puisse cette Constitution être pour nous un arc-en-ciel de paix, calmer les agitations, éteindre les passions hostiles, et concilier tous les hommes et tous les intérêts !

Respectables ministres du sanctuaire, vaillants soldats, citoyens honorés et pacifiques ! Je n'aurais pas entrepris la tâche responsable que vous m'avez assignée, si je n'avais compté sur votre coopération.

Concitoyens ! la modération et la concorde nous deviennent un besoin des plus urgents dans nos difficultés actuelles et dans notre position sociale. Et tandis que le gouvernement protège chacun également, quelles qu'aient été ses opinions, quelque soit le pays qui l'a vu naître, ne souffrez pas qu'une autre voix soit entendue parmi vous, et qu'on exprime d'autres sentiments, que l'oubli absolu des erreurs passées, l'amour de l'ordre et de la liberté, et la soumission aux lois.

(Signé) DOMINGO CAICEDO.

Bogota, 5 mai 1830.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Plusieurs de nos lecteurs se rappelleront de quel langage arrogant et grossier on s'est servi dans le *London quarterly review*, ou dont la revue a fait usage elle-même, au sujet du voyage de M. Caillé dans l'intérieur de l'Afrique ; les journaux anglais se sont empressés de recueillir et de propager cette opinion, et de gratifier leur animosité nationale. Nous nous sommes ab-

stenus de parler des uns et des autres, mais aujourd'hui nous croyons devoir donner de la publicité à la décision d'un tribunal scientifique, auquel sans doute on accordera le mérite comparatif d'infailibilité sur de semblables matières.

Nous référons ceux qui ont le désir de connaître la vérité, et qui veulent avoir les moyens de juger sainement, à la section intitulée *Sciences*.

Nous avons reçu les journaux du Mexique jusqu'au 18 mai. Le chef suprême de Yucatan a fait publier une proclamation dans laquelle il annonce que le gouvernement du Mexique a été positivement informé de préparatifs faits par l'Espagne pour une expédition destinée à reconquérir le pays. Cette proclamation est, suivant l'usage mexicain, écrite d'un style pompeux. Le chef supérieur invite les Mexicains à s'ensevelir sous les ruines plutôt que de se soumettre, etc. D'après notre opinion il était fort inutile de recourir à ce langage héroïque, car l'Espagne, nous le croyons sincèrement, a renoncé à toute idée de faire partir une nouvelle expédition. Le débarquement à la Havane d'un corps de 1800 hommes a occasionné toutes ces alarmes, ce qui fait peu d'honneur également aux autorités mexicaines et au chef suprême de Yucatan.

L'heure avancée à laquelle nous parvint la relation complète des derniers événements dans la Colombie, nous permit d'insérer seulement dans notre dernier numéro la lettre de notre correspondant de Carthagène. Nous publions maintenant les documents officiels relatifs aux changemens qui ont eu lieu, changemens que nous considérons comme équivalant sous tous les rapports à une révolution.

La première de ces pièces officielles, est la lettre de l'envoyé extraordinaire de S. M. B. à M. Caicedo, secrétaire-d'état de la Colombie. Il est tant soit peu étrange que l'envoyé anglais, trois jours après son arrivée (d'après le *Journal of Commerce*, auquel nous empruntons cette correspondance), ait protesté contre le message du gouvernement ayant trait à la dissolution du congrès constituant, représentée comme mesure indispensable, à la conservation de l'union : lorsque l'envoyé ne devait pas ignorer qu'à ce même congrès constituant était due l'aliénation de Vénézuéla ; qu'il avait été formé uniquement par Bolivar, dans le but de se faire revêtir du pouvoir suprême ; que la délégation de Vénézuéla s'en était séparée, et que cette assemblée était regardée généralement et avec raison, comme un obstacle à la durée de l'union. Le fait seul, que les amis de Bolivar, et notamment Garcia del Rio, ont sollicité cette protestation, peut en expliquer l'émission. Si le congrès constituant, composé des amis du Libérateur, s'était maintenu, on aurait dû probablement s'attendre à voir déléguer à Bolivar l'autorité suprême, ou ce qui revient au même, le pouvoir aurait passé dans les mains de quelqu'une de ses créatures. Nous ne saurions voir dans un autre jour, la démarche de l'envoyé anglais. La réponse de Caicedo semble confirmer notre opinion. Le Congrès, intimidé à ce qu'il paraît, résolut de continuer en session, mais une semaine après le Libérateur fit parvenir une déclaration dans laquelle il protestait qu'il n'accepterait point la magistrature suprême, dans le cas même où on lui ferait l'honneur de la lui conférer, et il ajoute, que puisque Vénézuéla lui était contraire, et que sa résidence ultérieure portait obstacle à l'intégralité et à la paix de la Colombie, il avait résolu de quitter le pays. De tels sentimens sont dignes du Libérateur de la Colombie, de l'homme qui a fait le sacrifice de sa santé et de ses biens pour accomplir la délivrance de son pays. On doit s'en réjouir pour l'honneur de sa réputation ; mais quoique nous ne mettions pas sa sincérité en question, nous sommes loin d'accorder aux professions révélées dans ce document, la confiance entière qu'elles mériteraient si elles avaient été précédées par son retour à la vie privée. Bolivar s'exprime comme libérateur, en qualité d'homme d'état, et de général. L'intérêt public a nécessité son exil ; mais une altération de circonstances pourrait rendre sa présence indispensable ; et il faut en convenir, ses amis ont pris d'actives mesures pour précipiter cette altération. Le Congrès après un ajournement momentané, s'est réuni de nouveau pour procéder à l'élection des hauts fonctionnaires. Mosquera, Caicedo, Caraval ont été portés à la candidature. Les deux premiers sont connus pour être les fermes soutiens du parti libéral. Le troisième est un partisan de Bolivar. La plus grande effervescence a régné à Bogota pendant l'élection. Au premier tour de scrutin, 48 membres étant présens, Caraval a réuni 26 votes, Joaquim Mosquera 17, et Domingo Caicedo 5. Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité requise (les deux tiers), le Congrès a procédé à un second scrutin qui a donné le résultat suivant : à Mosquera 27 votes, 17 à Caraval, et 4 à Caicedo. Le choix n'étant pas encore déterminé le scrutin a été recommencé, et cette fois Joaquim Mosquera a reçu 34 votes, et Caraval 14. Après quoi, Joaquim Mosquera a été déclaré légalement élu Président de la République.

Au premier scrutin qui a eu lieu ensuite pour l'élection d'un vice-président, 33 votes ont été comptés en faveur de Domingo Caicedo (président en exercice), 12 pour Caraval, 2 pour Vallarino, et un pour Borrero. En conséquence, Domingo Caicedo a été déclaré légalement élu Vice-président de la Ré-

publique. Immédiatement après l'élection, une députation a été envoyée au Libérateur pour l'informer que le Congrès avait accompli l'objet de sa convocation, et qu'en conséquence le décret du 27 août, en vertu duquel il s'était réuni, ayant reçu son effet, leur mandat cessait aussi bien que les pouvoirs extraordinaires que le Libérateur s'était réservés par ce même décret ; on l'assura en même temps, de la gratitude de la nation, pour les services qu'il avait rendus. La députation est rentrée après une courte absence, et M. Castillo son président a rapporté au Congrès, que le libérateur avait reçu leurs communications avec la plus vive satisfaction ; qu'il les félicitait sur l'heureuse conclusion de leurs travaux après avoir donné une constitution à la république, et nommé pour régler ses destinées, des hommes qui méritaient la confiance de la nation ; qu'il revenait maintenant à la vie privée qui avait été si long-temps l'objet de ses desirs ; et que si le Congrès désirait une preuve non équivoque de son obéissance aveugle à la constitution et aux lois, il était prêt à donner celle qu'on pourrait requérir.

(A continuer.)

CARTHAGÈNE, 28 mai 1830.

MONSIEUR,

Le 7 de ce mois a commencé à être mis au jour à Bogota, le plan formé par l'acteur incomparable de scènes dictatoriales. Le général Porto-Carrero séduisit le bataillon des grenadiers de la garde, après avoir déplacé violemment l'officier qui le commandait. Les soldats ayant pris les armes, et se fondant sur ce qu'on était d'accord d'élire un Président et un Vice-Président, exigèrent que Bolivar fut appelé à la direction du gouvernement. Cette proposition impérieuse d'une garde prétorienne, remplit la ville d'alarmes, et jeta la terreur dans le parti libéral. Un coup d'état tant de fois annoncé, paraissait inévitable, ses résultats étaient effrayans. Au même instant le congrès se réunit, et la majorité bolivienne peu habituée à élever la voix depuis les événements de Vénézuéla, se prononça avec une nouvelle énergie, et soutenue de tout ce qu'il y a de servile dans les chambres, croyait pouvoir commettre impunément les attentats les plus graves ; cependant les républicains bien pénétrés de la nécessité dans un tems de crise, de mettre les moments à profit, comme les années, s'occupaient sans relâche des moyens de conjurer l'orage. Après de violents débats, qui honoreront à jamais l'illustre minorité du congrès, il fut résolu qu'on répondrait à la demande des soldats, que les actes de la représentation nationale étaient frappés de nullité lorsqu'ils étaient commandés par la force armée ; que les chambres agiraient d'après la volonté de la nation, en conformité de leurs devoirs et du vœu de la conscience. Mais ce petit triomphe ne fit qu'augmenter l'anxiété. Chacun voyait déjà s'élever les échafauds du 25 septembre, on se représentait les exécutions sanglantes qui devaient suivre, les proscriptions, les larmes, et la douleur générale. Le conseil du gouvernement était en session permanente, et ne prenait aucun parti. Tous craignaient la faiblesse de Caicedo, sa répugnance à répandre le sang, son horreur de la guerre civile. Le 8 au matin, Caicedo se montra un tout autre homme. Il déclara énergiquement aux ministres, que la tranquillité publique exigeait que le peuple se prononçât, et vint au secours du gouvernement. En effet, à 9 heures, on fit publier un décret qui déclarait la patrie en danger, et par lequel on appelait les enfans du pays à son secours. L'enthousiasme devint aussitôt général, toute la jeunesse courut aux armes, les étudiants des collèges et de l'université se présentèrent les premiers, bientôt les milices se réunirent, et à midi les autorités reçurent l'engagement de leurs chefs de défendre les lois et l'honneur national. En même tems le congrès était combattu par la force d'inertie des démocrates. Mais ayant eu connaissance des mouvemens de la ville, et sachant qu'il serait protégé dans ses délibérations, la majorité se changea comme par enchantement, contre Bolivar. On fit de sa renonciation définitive l'ordre du jour, et lorsqu'elle parvint au congrès, il fut convenu qu'on y répondrait avec modération et courtoisie, mais cette réponse est bien plus l'effet des circonstances critiques que de la volonté des libéraux.

La vieille troupe rebelle est rentrée dans l'ordre et a paru satisfaite, n'exigeant plus que la liquidation de sa paye arriérée pour obéir à l'ordre qu'elle a reçu du gouvernement, de se mettre en marche sur Vénézuéla. Presque tous les soldats qui la composent sont nés dans cette province. Les milices désiraient avec ardeur en venir à un engagement, mais Caicedo ayant réalisé ses vœux et obtenu le salut de sa patrie, a contenu leur imprudent enthousiasme. L'ordre a régné depuis à Bogota.

Dans la nuit du 8, aussitôt qu'il fut informé de la soumission et du départ des troupes, Bolivar abandonna précipitamment sa maison de campagne, sans en informer le gouvernement. L'avis en fut reçu à Bogota, sans être accompagné d'aucun détail. De là, des conjectures sur la route qu'il avait prise, et des craintes de nouveaux malheurs. Mais le 9, au matin, on annonça qu'il était, conformément à la promesse faite au Congrès, s'embarquer pour Carthagène suivi de quelques officiers. L'allégresse devint aussitôt générale ; les a-

muséens recommencèrent, les dames se montrèrent dans les rues en habits de fêtes, les hommes se félicitaient mutuellement ; il semblait qu'on venait de se délivrer de l'ange exterminateur.

Ceci se passait dans la capitale, tandis que nous étions ici dans les plus vives inquiétudes sur les résultats de la crise. Enfin Bolivar est venu lui-même nous apprendre sa retraite. A peine le père de la Colombie s'est-il présenté, que déjà nous commençons à être en proie à toutes les perplexités que fait naître sa présence. Le commandant-d'armes Carmona avait l'intention de méconnaître le nouveau gouvernement. Mais le général Montilla est intervenu, et a évité par ce moyen de grands désordres dans la ville. Il y a peu de jours qu'un autre incident fit croire aux habitans que Montilla avait l'intention de se déclarer chef suprême du département. Les bruits qui circulent à cet égard ont quelque fondement. Jusqu'ici on n'a point fait serment à la Constitution, et elle n'a pas été publiée, mais seulement il y a eu suspension des pouvoirs extraordinaires.

Bolivar réside à Turbaco, à quatre lieues de cette ville, et nous voyons par la nature de ses préparatifs qu'il élude son départ, sous des prétextes frivoles. Il dit un jour qu'il attend son passeport, dans d'autres occasions, qu'il a besoin de toucher une année de sa pension pour s'équiper. Enfin l'intendant Amador lui a déjà payé à compte une somme de dix mille piastres. D'après les mesures qu'ils prennent, on peut juger que ses partisans feront encore quelques tentatives. Les troupes de tout le département ont été concentrées, les garnisons de Santa-Martha et de Rio Hache ont aussi été appelées dans cette place. Les journaux dirigés par Montilla emploient comme par le passé, le langage de l'adulation, et témoignent du caractère le plus servile. Il est des gens qui sont persuadés que Bolivar après avoir joué quelque nouvelle comédie se fera nommer à Turbaco, et reconnaître président légitime, et commencera la guerre civile : d'autres croient qu'il a perdu toute espérance ; mais aucun de nous ne peut savoir ce qu'il faut attendre de ce fou héroïque.

AVIS IMPORTANT AU COMMERCE.

Circulaire aux Directeurs des Douanes.

DÉPARTEMENT DU TRÉSOR, 16 juin 1830.

MONSIEUR,

Je vous transmets pour l'information des directeurs et autres officiers des douanes, la copie d'un « acte relatif à la perception plus effective des droits imposés » approuvé le 28 mai 1830.

Je crois qu'il est de mon devoir d'enjoindre d'une manière spéciale l'exécution fidèle et la plus active de ses dispositions.

Les changemens occasionnés par cette loi sont très importants ; mais sa rédaction est en général si claire, qu'elle exige peu d'explication.

Quant à la seconde section, quoiqu'elle ne doive avoir d'effet qu'après le 30 septembre prochain, il est un point sur lequel on peut désirer que l'opinion de ce département soit connue sans délai. Cette section établit que, lorsque des marchandises fabriquées avec la laine ou le coton, de même sorte, mais de qualité différente, se trouveront sous le même emballage, si elles ne sont pas importées de lieux au delà du cap de bonne espérance, il sera du devoir des estimateurs, de faire choix du meilleur article renfermé dans le ballot, pour servir de base à l'évaluation de la totalité. Comme le volume du ballot, ni les quantités qu'il doit contenir, n'ont été déterminés, le département est d'opinion que les différentes qualités d'une même espèce peuvent être placées sous divers emballages de tel volume que le propriétaire le jugera convenable ; et afin d'en rendre le transport plus facile, ou, pour toute autre cause, ces différens ballots peuvent être placés ensemble dans des ballots plus volumineux, et si les marchandises sont clairement et distinctement désignées dans les factures conformément à la description des premiers emballages sus mentionnés, ces ballots seront considérés comme rentrant dans les intentions de la loi.

Il paraît inutile actuellement d'autoriser les directeurs à demander des sécurités additionnelles en vertu de la section 8 de la loi. Si le cas se présentait où un directeur jugeât convenable dans l'intention d'atteindre le but voulu par cette section, et qu'il dût requérir la sécurité additionnelle, il en fera son rapport au secrétaire de la trésorerie. L'espèce de preuve exigée par la 9^{me} section pour donner droit à la restitution des droits (drawback) sur le fer destiné aux chemins à rainures, sera prescrite par la suite. Je suis, etc.

S. D. INGHAM, Secrétaire du Trésor.
SAMUEL SWARTWOUT, directeur de la Douane de N. York.

FONDS AMÉRICAINS, LE 25 JUIN, 1830.

	demande.	offre.
6 pour cent des États-Unis,	1515	101½
5 dito	1832	106½
5 dito	1835	106½
4½ dito	1831	102
4½ dito	1832	101½
4½ dito	1833	102½
3 dito	—	91½
6 dito de l'Ohio,	1850	118½
5 dito	do.	110½
Banque des États-Unis,	—	130½
Banque de la Louisiane,	—	121½

Change sur France, à 60 jours, 5f. 42½ c. à 5 45 c. par dollar.
Change sur Londres, à 60 jours, 6¼ p. cent de prime.

SCIENCES.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Extrait de la séance du 19 avril.

L'Académie reçoit différentes livraisons du *voyage autour du monde* de M. le capitaine Freycinet, le *Journal de Médecine*, le *Journal de la Société de l'Agriculture de l'Eure*, les *Annales d'histoire naturelle* de MM. Adolphe Brongniart et Dumas, les *Annales de médecine et de chirurgie*, les *Annales de chirurgie universelle*, etc.

M. Francœur adresse un *Traité d'Astronomie pratique* qui est renvoyé à l'examen de M. Puissant.

M. le docteur Deleau jeune remet une réfutation des assertions de M. Itard sur le traitement des sourds-muets, sur le perfectionnement de l'ouïe, et sur l'étude du langage parlé. Cette note, qui paraît trop longue pour être lue en séance, est renvoyée à une commission déjà chargée d'examiner l'établissement et les procédés du docteur Deleau.

M. Aldini présente, au nom de M. Watson, de Londres, une brochure contenant l'explication d'un procédé pour empêcher la submersion des navires. M. Aldini, qui lui-même a fait, il y a dix ans, des expériences d'un levier hydrographique de son invention, annonce qu'il a assisté à toutes les expériences faites à Londres par Watson, et qu'il est prêt à donner à ceux des membres de l'Académie, qui le voudront, toutes les explications et tous les renseignements qu'ils peuvent désirer.

L'Académie charge MM. de Prony et le contre-amiral Roussin de lui faire un rapport sur l'ouvrage de M. Watson.

Un ouvrage intitulé : *Bibliothèque thérapeutique* est renvoyé à l'examen de M. le docteur Magendie.

M. le docteur Belman présente un mémoire qui contient l'exposé de nouveaux travaux sur les adhérences et leur application à la cure radicale des hernies. M. Belman rapporte un fait d'une guérison complète. M. Duméril en annonçant que depuis dix ans ce travail a été envoyé cacheté à l'Académie, témoigne l'espoir que cette antériorité évitera à l'auteur les réclamations qui assaillent tous ceux qui font connaître quelques innovations. Le travail de M. Belman sera examiné par MM. Larrey et Dupuytren.

M. Castéra, ancien magistrat, a envoyé il y a déjà plusieurs mois à l'Académie les détails d'un procédé propre à empêcher les voitures longues de verser. Il avait demandé la parole pour lire un mémoire sur cet objet, mais son tour n'est pas encore arrivé : cependant depuis peu un brevet d'invention a été pris pour un procédé presque identique : M. Castéra dépose son mémoire, et prie l'Académie de vouloir bien lui donner acte de son envoi primitif. Le mémoire de M. Castéra est renvoyé à l'examen de MM. Arago et Ch. Dupin.

L'Académie procède au scrutin pour la nomination à une place d'associé étranger, vacante par le décès de M. Young. Les candidats présentés par une commission de trois membres des sections physiques et trois membres des sections mécaniques, sont MM. Bessel, Blumenbach, Jacobi, Herschel et Robert Brown.

M. Cocquebert de Montbret a succédé à M. Dupetit-Thouars, et a lu un rapport fort intéressant sur le voyage de M. René Caillé à Tombouctou. On a reproché à M. Caillé de n'avoir pas recueilli dans son voyage des échantillons des productions particulières des pays qu'il a parcourus ; mais on ne réfléchit pas que M. Caillé pour traverser l'Afrique et se soustraire au sort funeste du major Laing, a dû éviter tout ce qui pouvait éveiller l'attention. Il se présentait en Afrique comme un musulman échappé de l'esclavage des Français, et cherchant à se rapprocher de son pays natal, qu'il disait être Tripoli. Si on l'eût vu se livrer à des études scientifiques, recueillir des objets curieux, on n'eût pas manqué de découvrir la cause de son voyage, et il eût été sacrifié immédiatement à l'inquiétude jalouse des populations africaines. A quoi donc aura servi ce voyage ? dira-t-on : il aura servi à démentir l'Europe sur l'importance qu'elle donnait à cette ville mystérieuse de Tombouctou, qui se trouve n'être en réalité qu'une misérable bourgade de 10 à 12,000 âmes, nullement fortifiée, et ne tirant les objets de première nécessité que par un fleuve, dont elle est éloignée de deux lieues.

Le voyage de M. Caillé est écrit avec une simplicité franche qui manque à beaucoup de voyageurs. Il offre une naïveté de style, une multiplicité de détails journaliers qui ne permettent pas de douter de la véracité de son récit. Cependant cette véracité a été révoquée en doute par un journal trimestriel anglais (*Quarterly Review*) qui s'exprime sur ce jeune voyageur et sur notre société de géographie dans des termes tellement grossiers qu'on n'oserait employer les expressions nécessaires pour y répondre. L'auteur de l'article est obligé d'avouer, cependant, dans une note de deux lignes, que la société de géographie de Paris a fait hommage d'une médaille d'or à la mémoire de l'infortuné major Laing ; mais, s'empresse-t-il d'ajouter, cet hommage a été bien tardif. L'auteur ne sait pas que ce n'est qu'une fois par an que la société de géographie décerne ses récompenses, et il ne dit pas que l'année précédente la société avait offert une médaille de la même valeur au célèbre capitaine Franklin.

Au surplus, cette diatribe dégoûtante, dictée par un esprit national bien mal entendu, a été généralement blâmée en Angleterre, et les savants que la société de géographie compte au nombre de ses correspondants, se sont empressés d'écrire pour en témoigner leur désapprobation dans les termes les plus énergiques, et pour déclarer qu'aucun homme honorable en Angleterre ne consentirait à s'avouer l'auteur d'un article écrit dans un style qu'aucune expression ne saurait justifier.

L'Académie se forme en comité secret.

HISTOIRE.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis le 18 brumaire (novembre 1799), jusqu'à la paix de Tilsitt (juillet 1807). Par M. BIGNON.

BATAILLE DE TRAFALGAR.

Avant de reprendre le récit des événements militaires, l'or-

dre des dates nous fait un devoir de rapporter en ce moment la plus désastreuse de nos catastrophes maritimes. Pour tempérer l'orgueil de la France, l'histoire doit, comme la Providence, faire apparaître Trafalgar entre Ulm et Austerlitz.

Peu de personnes mettent du prix aux détails d'un combat naval, que d'ailleurs la langue particulière de la marine permet difficilement de rendre très-intelligible. Nous nous bornerons à donner une idée générale de la trop fameuse bataille de Trafalgar et à en signaler les déplorables résultats.

On n'a pas oublié quelle fut la colère de Napoléon lorsqu'à la suite d'une rencontre peu brillante avec l'amiral Calder, l'amiral Villeneuve était d'abord, au mépris de ses ordres, entré au Ferrol où il s'arrêta trop long-temps, et qu'ensuite, au lieu d'aller se réunir à Gantheaume et se porter dans la Manche, il était allé, contre toute attente, se faire bloquer dans Cadix. Napoléon irrité avait voulu le livrer à un conseil de guerre ; il avait chargé le ministre de la marine de lui proposer un autre amiral pour prendre le commandement de la flotte combinée. Quoique le ministre eût différé à répondre à ces ordres, un successeur avait été donné à Villeneuve. L'amiral Rosily, qui était en route pour le remplacer, reçut, à son passage à Madrid, la nouvelle que la flotte combinée était sortie de Cadix le 19 octobre. Sur l'avis ou sur le soupçon de son remplacement prochain, Villeneuve, se croyant déshonoré, avait imaginé pouvoir échapper à cet affront et regagner même l'estime de l'Empereur, soit en conduisant avec succès, à Toulon, la flotte tout entière, ce qui eût donné à la France l'empire de la Méditerranée, soit en battant la flotte anglaise qui croisait dans ces parages et qu'il ne supposait pas aussi forte qu'elle l'était effectivement.

Le commandant de cette flotte, Nelson, ayant eu soin de ne montrer jamais qu'un petit nombre de voiles ensemble, l'amiral français croyait lui être de beaucoup supérieur. Le plan de ce dernier, pour le cas où il se battrait, était d'opposer à chaque vaisseau ennemi un vaisseau français, et de conserver à peu près le tiers de ses forces pour se porter sur les points le plus vivement engagés et y décider la victoire. La flotte combinée était de trente-trois vaisseaux, dix-huit français et quinze espagnols. Dans le système que Villeneuve se formait, il devait diviser son corps de bataille en trois escadres, chacune de sept vaisseaux. Les douze vaisseaux restants composeraient sa réserve. Ce plan portait sur une donnée fautive. L'amiral Nelson avait vingt-sept vaisseaux ; ainsi, six seulement de moins que l'amiral français. Dans la flotte combinée, les Espagnols avaient un vaisseau de cent dix canons et un vaisseau de cent quarante, le fameux vaisseau *la Santa-Trinidad* ; les plus forts vaisseaux français étaient de quatre-vingts. Il y avait, au contraire, trois vaisseaux de cent vingt, et quatre de cent dix pièces de canon dans la flotte anglaise. Ainsi, la supériorité du nombre, d'une part, était plus que compensée par la supériorité de force de l'autre, outre le désavantage d'une flotte de deux nations contre une flotte qui a pour elle l'homogénéité de ses éléments, l'unité, la similitude des hommes et des choses, du commandement et des manœuvres.

Les amiraux des deux flottes avaient donné des instructions à leurs capitaines pour l'hypothèse d'un combat. Les unes et les autres ont été publiées. Celles de Nelson sont d'un homme de génie qui ouvre à la science de la guerre des routes nouvelles. Celles de Villeneuve, d'un homme ordinaire qui les traîne dans les ornières de la routine. Ces instructions offrent les différences qui existent, pour les guerres du continent, entre les instructions données par Napoléon à ses lieutenants, et celles que donne le cabinet militaire de Vienne à ses généraux en chef.

Le 21 octobre, Villeneuve présenta à l'ennemi une ligne de vingt et un vaisseaux, et cette ligne fut mal formée. Douze vaisseaux restaient, comme nous l'avons dit, en réserve pour venir au secours des vaisseaux en souffrance, et tomber sur les flancs de l'ennemi, tâche importante qui fut mal remplie. Au lieu de s'asservir aux anciennes méthodes, Nelson s'avance, vent arrière, en deux colonnes, l'une de quinze vaisseaux, sous les ordres de l'amiral Collingwood ; l'autre, de douze vaisseaux, sous ses ordres directs, portant ainsi, à son choix, tout le fort de l'action sur quelques points déterminés pour couper la ligne des flottes réunies, tandis qu'une grande partie de ces flottes était étrangère au combat ou n'y arrivait qu'après coup, lorsque le mal déjà fait ne pouvait plus être réparé. C'était par des manœuvres nouvelles et expéditives qu'il eût fallu répondre à l'audacieux essai d'un mode de combat si nouveau ; mais Villeneuve n'était pas un homme à inspirations soudaines, et rien ne fut fait pour conjurer la ruine de la flotte combinée, soit que la fumée de l'artillerie ait intercepté les signaux de l'amiral français, soit qu'une coupable lenteur à exécuter ses ordres en ait rendu l'effet inutile ou même funeste. La France et l'Espagne auraient perdu, dans cette journée, plus que le matériel de leur marine, si dix à douze capitaines des deux nations n'eussent, par de beaux traits de courage, tout en perdant la bataille, sauvé du moins l'honneur.

Parmi ces braves, il faut distinguer le contre-amiral Magon, les capitaines Cosmao, Courège et Camus ; les amiraux Gravina et Alava, Villeneuve lui-même, aussi bon soldat que mauvais commandant, et surtout les deux héros de cette journée de deuil, les capitaines Lucas et Infernet.

Lucas, commandant du *Redoutable*, vaisseau de soixante-quatorze, aux prises avec le *Victory*, vaisseau de cent vingt, que monte Nelson, offre à l'amiral anglais un adversaire digne de lui. De part et d'autre on fait des efforts redoublés pour monter à l'abordage ; on s'écrase d'artillerie et de fusillades ; tout se fait la victoire au capitaine français, lorsque le vaisseau anglais le *Téméraire*, de cent dix canons, le serrant par le côté opposé, lui lâche toute sa bordée, ce qui, d'un seul coup, met près de deux cents hommes hors de combat. Pressé entre deux vaisseaux à trois ponts, le *Redoutable* n'en continue pas moins une admirable défense ; son grand mât tombe sur le *Téméraire* ; les deux mâts de hune du *Téméraire* tombent sur le *Redoutable*. Le pont de celui-ci est enfoncé ; le feu prend à son bord ; on l'éteint tout en combattant. En vain les Anglais crient au capitaine Lucas de se rendre. Lucas, quoique blessé, répond à ces sommations par les derniers coups de canon qu'il peut tirer, par ses dernières fusillades.

Pour achever le succès du *Victory* et du *Téméraire*, il faut qu'un troisième vaisseau anglais vienne se placer à travers la poupe du *Redoutable* et ajouter à ses dangers. Le capitaine ne cédera qu'au moment où le vaisseau sera prêt à disparaître sous ses pieds. La fortune lui épargne le chagrin d'amener son pavillon ; la chute du mât d'artimon, auquel le pavillon est arboré, marque le moment où doit cesser la défense ; le *Redoutable* se rend ; mais sa perte, si noblement disputée, a coûté cher à l'Angleterre. Elle lui enlève Nelson qui mourra de ses blessures. Sur six cent quarante-trois hommes qui formaient l'équipage du vaisseau français, cinq cents étaient hors de combat ; sur trente officiers ou aspirants, treize étaient tués et dix grièvement blessés.

La France ne doit pas moins d'éloges au capitaine Infernet, commandant de l'*Intrépide*. Ce vaillant officier lutta long-temps avec gloire contre plusieurs vaisseaux ennemis, et dans les derniers moments il eut à en combattre jusqu'à cinq à la fois. En de telles positions le courage ne peut s'illustrer que par l'opiniâtreté de la résistance. Il perdit tous ses mâts, vit tomber à ses côtés plus de la moitié de son monde, fit beaucoup de mal aux Anglais, refusa de se rendre jusqu'à la dernière extrémité, et ne céda qu'à l'instant où son vaisseau, prêt à couler, n'allait plus lui laisser de champ de bataille.

Villeneuve aussi s'était distingué, mais seulement comme capitaine de vaisseau. Ayant vu les trois mâts du *Bucentaure* successivement abattus, il veut passer, avec son pavillon, sur un autre vaisseau, dans l'espoir de renouveler le combat, et peut-être de vaincre avec les dix vaisseaux qui n'ont pas encore donné. Cette ressource même ne lui est pas laissée : son canot, criblé par les boulets de l'ennemi, a été écrasé par la chute de la mâture. Il demande en vain un canot au vaisseau espagnol *la Santa-Trinidad*. On ne l'entend pas, ou on ne peut le satisfaire. Cloué sur un vaisseau qui ne peut plus combattre, devenu inutile au reste de la flotte qui ne voit pas ses signaux, ou n'y obéit pas, il est condamné à se livrer à l'ennemi pour ne pas faire périr sans utilité ce qui reste de son équipage. A cinq heures d'après midi, l'amiral Gravina, qui avait vaillamment combattu, et lui-même mortellement blessé, donne le signal de ralliement, rallie cinq vaisseaux français, six vaisseaux espagnols, cinq frégates et deux bricks, et va mouiller pendant la nuit à l'entrée de la rade de Cadix.

Le contre-amiral Dumanoir, avec quatre vaisseaux qui n'avaient pris aucune part au combat, s'éloigna aussi du champ de bataille, mais dans une autre direction. Quelques jours après, attaqué à la hauteur du cap Finistère par l'amiral anglais, sir Richard Strachan, qui n'avait aussi que quatre vaisseaux, mais accompagnés de quatre frégates, après un combat dans lequel chaque vaisseau français, pressé des deux bords, avait contre lui une frégate et un vaisseau, il finit par être obligé de se rendre. Ainsi disparaissaient toutes ces constructions, tous ces équipages de marine, objets de tant de soins et de dépenses, dont Napoléon avait attendu de tout autres résultats.

La perte était énorme et presque irréparable. Dix-sept vaisseaux de la flotte combinée étaient tombés au pouvoir des Anglais ; un dix-huitième, l'*Achille*, avait sauté en l'air. Quelques-uns des premiers furent repris, mais forcés de s'échouer sur les côtes d'Espagne. Les Anglais coulèrent bas plusieurs de ceux qui étaient restés entre leurs mains : ils ne purent, avec beaucoup d'efforts, conduire à Gibraltar qu'un vaisseau français et trois vaisseaux espagnols. La flotte victorieuse avait elle-même beaucoup souffert ; elle avait seize cents hommes tués ou blessés ; et, parmi les morts, l'Angleterre avait à pleurer l'homme auquel, dans ces derniers tems, sa marine devait toute sa gloire.

La bataille de Trafalgar nous montre sur mer l'Angleterre victorieuse par les mêmes secrets que Napoléon employait sur le continent, l'art de deviner l'ennemi et de le tromper, de l'écraser sur quelques points par des masses, et de rendre sur d'autres, par d'adroites manœuvres, ses dispositions inutiles. Ce n'était pas assurément la bravoure qui manquait du côté des Français. Avec des hommes comme les capitaines Lucas, Infernet et autres, que n'aurait pas fait un amiral qui aurait eu l'ambition d'être le Bonaparte de la marine !

Jamais si grand revers ne surprit un vainqueur au sein d'une si étonnante prospérité. Si Napoléon s'applaudit d'occuper le palais des empereurs d'Allemagne à Schonbrunn, c'est que l'espoir d'atteindre Londres semble davantage permis au nouveau maître de Vienne ; et c'est au moment où l'avenir lui semble livré, qu'un coup de tonnerre détruit toutes ses espérances. Sa douleur n'a rien d'égal que sa colère : c'est l'Angleterre qui le poursuit, qui l'obsède, qui vient troubler ses triomphes ; c'est elle en revanche qu'il maudit, qu'il déteste ; dans les sorties de ses bulletins contre les empereurs de Russie et d'Autriche, ce qu'il attaque, ce qu'il veut frapper, ce sont les alliés de l'Angleterre.

Mais l'Angleterre, pour assurer la puissance de sa marine, a donné au monde d'effrayants exemples ; il l'imitera. Par une inflexible sévérité, il apprendra aux amiraux français à vaincre. De Schonbrunn, il ordonne de traduire à des conseils de guerre les amiraux et capitaines dont la conduite ne paraît pas irréprochable. Tous étaient-ils innocents, avaient-ils fait tous ce que doivent faire de braves marins dans une bataille ? Beaucoup de personnes en doutaient, et Napoléon plus que personne. Cependant nulle condamnation ne fut prononcée : ce despotisme si terrible de Napoléon n'eût pas osé commander une condamnation politique comme celle de l'amiral Byng.

Fatigué de l'exil, fatigué du poids de la réprobation qui s'attache à sa défaite, Villeneuve, en 1806, reviendra lui-même en France demander à être mis en jugement. Débarqué à Morlaix, il s'arrêta à Rennes où l'on croit qu'il attend des ordres de Paris ; mais un jour on le trouve, dans sa chambre, frappé de plusieurs coups de couteau qui lui ont donné la mort : est-ce suicide ? est-ce assassinat ? quelle main l'a frappé ? La malveillance imagine les plus absurdes suppositions. Elle accuse jusqu'à l'Empereur qui, au contraire, devait tenir beaucoup à faire juger cet amiral ; elle accuse le ministre de la marine, intéressé, suivant elle, à ce que Villeneuve ne dise pas tout ce qu'il eût pu dire. Une explication plus simple suffit pour dissiper ces inventions de la haine. Villeneuve, depuis quelques jours, éprouvait un désordre mental ; on s'en

était aperçu ; on lui avait enlevé ses armes, ses pistolets ; la prévoyance n'avait pas été assez loin. Au reste, eût-il même conservé toute sa raison, est-il donc si difficile de croire qu'un homme capable de la responsabilité d'un grand revers dont la faute lui est généralement imputée, livré à lui-même, à lui seul, entre le désir de prouver son innocence et la crainte d'être convaincu, sinon d'un crime, du moins d'incapacité, il ait préféré une mort volontaire à la chance d'un arrêt qui, en l'acquittant, ne lui eût laissé qu'une existence sans honneur.

Autant la nouvelle de la bataille de Trafalgar dut causer de désespoir à l'Empereur Napoléon, autant elle excita de transports de joie à Londres. A cette joie se mêlèrent de justes regrets pour la mort de Nelson. La douleur du gouvernement se manifesta par de brillantes marques de reconnaissance et pour sa famille. Le grand objet de l'Angleterre était rempli ; la crainte d'une invasion qui avait été si glorieuse était remplie ; la crainte d'expéditions nouvelles de la France imminente, la crainte d'expéditions nouvelles de la France contre les colonies britanniques, étaient pour quelque temps dissipées. A part la possibilité d'une invasion dans la Grande-Bretagne, l'entrée seule de la flotte combinée à Toulon eût été destructive de l'influence anglaise dans la Méditerranée. La Sicile, Malte même eussent été compromises ; aujourd'hui les mers closes, les mers ouvertes ne connaissent toutes qu'un pavillon sans rivaux, le pavillon anglais.

LITTÉRATURE.

LITTÉRATURE RUSSE.

Monsieur,

Vous me dites un jour que vous désiriez savoir quelles sont les productions de notre pays, en fait de poètes et de littérateurs ; vous me demandiez si nous manions la plume aussi bien que l'épée. En bonne Russe, je suis flattée de l'intérêt que vous nous témoignez et bien disposé à y répondre ; mais un lecteur comme vous est terriblement imposant et j'ai besoin de toute votre indulgence.

Voici quatre ans que j'ai quitté les neiges, et malgré toutes les relations que j'ai conservées avec ma chère patrie, je me trouve pauvre en ouvrages très-nouveaux et en matériaux pour répondre à votre aimable question. Il m'arrive bien des brochures, des contes, des poèmes ; mais ces importations sont rares, et je suis sûre que plus d'une gloire de ce genre, n'a pas encore franchi les montagnes qui nous séparent. Je suis comme vous voyez, en pays très-civilisé, et je serais pourtant traitée de barbare par mes compatriotes, pour tout ce qui concerne notre nouvelle littérature. Vous serez, j'espère, plus indulgent, et me pardonnera quelques omissions involontaires. Je voudrais que nous pussions paraître à vos yeux les plus beaux possibles.

Convenez, Monsieur, qu'il est malheureux d'avoir une langue qu'on ne parle qu'en famille. Comme la réputation de nos auteurs se trouve ainsi limitée ! Un ouvrage remarquable paraît-il en allemand, en français, en anglais ou en italien, au même moment il est connu de toute l'Europe, et la foule des traducteurs en multiplie la renommée. Pour nous, quand même nous ferions des merveilles, il faut que l'auteur se contente de quelques applaudissements dans un salon. Une couronne à l'Académie de St.-Petersbourg est bien peu de chose, comparée à celle du Capitole. Ajoutez à cela que nous avons du guignon ; M. de St. Maure fait une anthologie russe ; merci mille fois pour la bonne intention, mais pourquoi ne pas apprendre une langue avant de la traduire ? Il fait de nos plus jolis poèmes nationaux, des vers au muse et à la rose, oubliant que ces parfums précieux nous arrivent de bien loin et ne sont nullement des produits du pays. Les Anglais nous ont mieux traités ; les Allemands aussi, mais tout cela sans suite. On lit ces traductions comme on voit des bêtes curieuses. Jamais on ne nous rend assez de justice pour nous encourager à continuer.

Nous avons tous les éléments nécessaires pour avoir une littérature riche et originale. La politique étant de contrebande, les gens d'esprit ne dépendent pas tous leurs moyens à faire des pamphlets et à se moquer des excellences. En France, les jésuites, la Charte et les ministres fournissent des sujets à toutes les plumes. On a même la bonté de chanter en vers M. de Villèle et autres ; en Russie ils n'auraient pas eu les mêmes honneurs, et la censure aurait mis à la raison le poète audacieux. La censure !... ce mot vous fait tressaillir ; elle n'est pas si terrible pour nous.....

Notre langue est très-riche ; formée presque entièrement sur la langue grecque, elle en a les conjugaisons, souvent les tournures et la force ; elle se prête à tous les sujets, à tous les mètres ; elle est harmonieuse et douce. L'état de la société offre à l'observateur une grande originalité. Chez nous les lumières marchent à pas de géants, leurs progrès sont visibles tous les ans. L'éducation soignée de la noblesse, les mœurs vraiment patriarcales du peuple présentent des contrastes frappants et les poètes pourraient en tirer de nombreux avantages.

Tous nos auteurs distingués sont des hommes de la haute société et souvent même des hommes d'état ; leurs égaux sont leurs juges. Vous me direz avec raison qu'il en résulte une grande monotonie pour la verve poétique, tous les objets étant toujours décrits sous le même point de vue. Je vous répondrai, Monsieur, qu'aussi nous n'avons pas de malheureux génies relégués au grenier et s'escrimant pour vendre leurs manuscrits. On écrit pour de la gloire et non pour de l'argent. Nos hommes d'esprit ont un singulier travers ; ils traduisent fort bien, il est vrai, les chefs-d'œuvre des étrangers ; mais pourquoi ? je ne le puis comprendre. Traduire dans un pays où la connaissance des langues est si générale, où les lecteurs peuvent toujours comparer l'original à la traduction !

Parmi nos auteurs originaux et classiques, notre historiographe Karamzine doit occuper la première place. Avant lui, Nestor avait été notre seul historien connu ; tous les matériaux avaient été éparpillés et plongés dans l'oubli. Il les a réunis avec une sagacité étonnante, a su donner de l'intérêt à dix siècles de barbarie, où tantôt la bravoure individuelle, tantôt une cruauté révoltante étaient les seuls épisodes. Il a été fort bien

traduit en français, il a été lu, ce qui est encore plus flatteur. La mort l'a enlevé, il y a peu d'années, à ses amis et aux lettres, dont il était un protecteur puissant. Oui, Monsieur, Karamzine est notre Tite-Live ; nous en sommes fiers, il nous a fait connaître à l'Europe entière. Nos premiers siècles ne sont pas plus ennuyeux que les Mérovingiens et les rois fainéants. Les Charlemagnes et les St-Louis viennent plus tard. Nous voici au moment où les Russes acquièrent le droit de se placer au rang des peuples les plus entreprenants. Notre dernière campagne fournira des pages à l'histoire, aussi dignes de lecteurs que les exploits des Français en Egypte. Outre cet énorme ouvrage, Karamzine a fait des contes qui donnent une peinture très-vraie de nos anciennes mœurs et de nos vieux usages. Les antiquités sont à la mode, nous en voulons avoir comme les autres, et nous comptons alors par dizaines d'années, au lieu de le faire par siècles.

En fait de poètes, nous possédons Joukovsky, le fondateur de notre école romantique. Il réunit tous les genres de connaissances, à la vivacité de l'imagination et aux qualités du cœur. Il s'est approprié les plus belles tragédies de Schiller, les élégies de Gray, les poésies si gracieuses de Moore, les vers hardis de lord Byron ; mais ce ne sont que des copies très-fidèles des originaux de grands maîtres. Pourquoi ne s'est-il pas fié à son imagination ? Il l'a fait depuis quelque temps avec le plus grand succès. Une tempête horrible à laquelle l'empereur Nicolas a été exposé, en revenant de Varna à Odessa ; lui a fourni des vers charmants. Les lauriers cueillis et les dangers évités ont été un vaste sujet de louanges et d'actions de grâce. Joukovsky a voyagé, et dans aucune langue, je n'ai trouvé une description si vraie et si poétique des beautés de la Suisse. Sa prose est remarquable par la pureté et l'élégance du style. Il parle à l'esprit et au cœur à la fois. De grandes destinées lui sont confiées ; il dirige l'éducation du grand-duc héritier, et les progrès de l'auguste élève répondent parfaitement aux soins éclairés du poète.

Un ami intime de Joukovsky est perdu depuis quelques années pour le parnasse hyperboréen dont il était un des plus beaux ornements. C'est Batouckoff. Nourri de Pétrarque et de l'Arioste, ses vers en avaient la grâce et la douceur. Profondément sensible, tout ce qu'il peignait était vrai, naturel, et arrivait au cœur. L'amitié avait fait le plus grand charme de sa vie ; il l'exprimait dans des épitres pleines d'esprit. Une douce mélancolie donnait un charme de plus aux accents mélodieux de sa lyre. Une folie pénible pour lui et pour ses amis, a mis fin à ses chants. Joukovsky est la seule personne qu'il reconnaisse. Qu'il est triste de prodiguer ses soins à un ami qui n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été !

Batouckoff appartenait à la nouvelle école classique des poètes. La délicatesse des sentiments, tempérée par l'accent de la vérité, une imagination vive, mais toujours soumise au bon goût, des descriptions charmantes, sans être jamais exagérées, distinguent cette école de celle des romantiques. Il se laissait plutôt entraîner par le sentiment que par l'imagination. En lisant ses descriptions de la nature, on a de la peine à croire l'auteur habitant des contrées glacées du nord.

A. Nouchkine, notre Tyrtée, est doué d'un génie créateur. De bonne heure, il a abusé de toutes les facultés de son esprit. Exilé dans les montagnes du Caucase, la réflexion est venue mûrir son talent. L'empereur Nicolas l'a rappelé, en lui disant : « Écrivez, je serai moi-même votre censeur ! » Il a un talent admirable pour exprimer les passions et employer à propos les tournures originales de notre langue ; il n'imitait personne, et souvent il s'élève à la hauteur de lord Byron. Il a publié plusieurs poèmes remarquables par leur énergie et leur hardiesse. Le prisonnier du Caucase peint les coutumes bellicieuses des hordes barbares, Oneguine, les mœurs de nos salons de la haute société.

Nous avons un La Fontaine ; Kriloff en a toute la naïveté, la finesse, je dirais même la tournure d'esprit. Il est très-bon Russe, original et simple dans ses écrits, comme dans ses actions. L'apologue lui vient de source, il y place avec adresse nos dictons, nos proverbes nationaux, n'imitant ni Esope, ni Lessing, est amoureux de sa langue. Ses fables sont à la portée de toutes les classes ; les ridicules de la société y sont représentés sans aigreur et peints d'après nature. Voici un exemple de sa manière. Kriloff avait été bien malade, l'impératrice-mère lui donna pendant tout le temps de sa maladie, les marques les plus touchantes de bienveillance et d'intérêt. Revenu à la vie, et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance, il écrivit, dans un livre exposé dans un pavillon des jardins de l'impératrice, cette fable où l'allégorie est toute gracieuse et délicate :

LE BLUET.

« Un bluet s'était épanoui dans une sauvage prairie : tout à coup il perd sa fraîcheur, et déjà la tête penchée sur sa tige à demi-fanée, tristement il attendait sa fin. Il confiait en ces mots, ses plaintes au zéphir : « Ah ! si l'aurore voulait promptement nous annoncer le retour de l'astre qui vient éclairer ces champs ! sa présence peut-être me rendrait la vie. — « Pauvre ami, » lui répondit un hanneton qui remuait la terre du voisinage, « tu crois donc que le soleil n'a pas d'autres soins que de voir si tu prospères ou si tu déperis ! » Tu peux m'en croire ; il n'en a ni le temps, ni le bon plaisir. » Si, comme moi, dans les airs tu pouvais prendre ton essor, tu connaîtrais mieux le monde et tu verrais qu'en ces lieux, les champs et les prés ne vivent que par ses rayons qui apportent prospérité et richesses. Leur chaleur vivifiante anime le chène antique et le cèdre majestueux ; elle pare les fleurs des couleurs les plus vives et leur donne le charme des parfums. Mais ces fleurs avec toi n'ont rien de commun, leur beauté est telle que même la faux du temps les tranche avec regret. Et toi ? à quels titres peux-tu réclamer son attention ? Ton aspect est-il brillant ? Ton parfum embaume-t-il l'atmosphère ? Ainsi, n'importunes plus le soleil par tes insultes gémissements. Je t'assure que le moindre rayon ne tombera pas sur toi. Garde le silence et résigne-toi à périr. — Mais le soleil vient ranimer la nature, il verse sur le règne de Flore son éclatante lumière, et le pauvre bluet fané pendant la nuit, recuscite, grâce à la magie d'un seul regard du ciel. »

« Oh ! vous ! à qui la fortune a donné les premiers rangs en partage, que mon soleil vous serve d'exemple. Voyez.

partout où arrivent ses rayons, ses bienfaits sont également répandus ; le palmier et l'herbe modeste y ont la même part. » Aussi son image brille dans tous les cœurs, comme dans le plus pur cristal. Tous lui rendent des actions de grâce. »

Notre autre fabuliste distingué est Dmitrieff, que le portefeuille du ministère n'a pas détourné de ses délassements littéraires. Il a beaucoup traduit et imité les fables des étrangers, en les naturalisant pourtant dans notre pays. S'il en avait tiré les sujets de son esprit, comme pour ses ballades, ses contes et ses épitres, nous aurions eu deux La Fontaine au lieu d'un. Sa muse se plie à tous les genres de poésie, depuis la noble épopée jusqu'à la simple romance.

Kozloff, aveugle et poète, comme Milton, se console en écrivant des vers pleins de sensibilité. Souvent il choisit dans l'histoire de Russie des épisodes dont il fait de charmants contes. Il peint le malheur avec l'expression de la vérité la plus touchante. Il parle du clair de la lune et des beaux sites, avec un enthousiasme plus que romantique. Qui peut mieux que lui apprécier une jouissance de laquelle il est privé pour toujours ! Il a un singulier goût, celui de se faire lire ses vers par les plus jolies femmes de Saint-Petersbourg. S'il choisissait celles qui ont un son de voix agréable, cela ne m'étonnerait pas ; aucune mélodie n'est plus douce ; mais ce n'est point ce que cherche Kozloff ; il lui faut de jolis visages, qu'on lui dépeint comme on veut, et souvent comme ils ne sont pas. Il s'amuse aussi à traduire ; et je le répète encore une fois, c'est grand dommage. J'essaie de vous donner un exemple de sa poésie, et malheureusement pour moi, je ne connais pas de mot français pour rendre l'idée du poète. Joie, amène toujours à sa suite des idées de bruit, de fêtes, et le mot russe réunit gaité et sérénité ; en allemand *Freude*, se rapproche davantage de ce que je cherche en vain à exprimer en français.

LA JOIE.

« O joie ! O joie ! pourquoi nous abandonnes-tu sitôt, et viens-tu dépouiller le cœur de nos plus douces illusions ? »
« Pourquoi, don céleste, nous quitter comme une flèche ailée ? Pourquoi, lorsque nous sommes plongés dans les abîmes du malheur, brilles-tu comme un astre lointain ? »
« Pourquoi nous enchaînes-tu par tes charmes, et ne nous laisses-tu des beaux jours, que le seul souvenir ? »
« En vain dans notre âme le passé se confond avec ton image ; cette beauté qui n'est plus, ne peut rendre la vie au cœur. »
« Tu emportes et la vivacité de l'esprit, et la mémoire des temps heureux ; alors ces rêves pénibles agitent le cœur, sans en calmer les douleurs. »
« Telle est la lune, dont le reflet brille sur un fleuve ; elle se joue dans ses rides et les pare de sa lumière argentine. »
« Le fleuve animé par ces rayons, semble charrier des flammes ; mes, et pourtant elles sont froides les vagues qu'il porte dans la mer. »

En voilà, Monsieur, bien assez pour vous montrer que nous sommes déjà dignes de mériter votre attention. Je ne vous ai point parlé de nos auteurs anciens, car vous ne m'avez pas demandé de leurs nouvelles. J'ai aussi passé sous silence Baratsky, Rileeff, Pletneff et autres, dont les ouvrages n'auraient eu qu'un mérite secondaire. Autant que possible, j'ai tâché d'abréger cette petite revue, convaincue de mon insuffisance et me sentant un juge non compétent. Je me rappelle aussi que pour les descriptions, rien n'est aussi ingrat que les objets d'arts ou d'imagination. On a bien du plaisir à voir une galerie de tableaux, à lire un poème, et malgré cela, on n'en trouve aucun à les entendre raconter. Ce qu'un coup d'œil embrasse, il faut des pages pour en donner une idée ; *Pennui*, le montre le plus redoutable des gens d'esprit, vient vite fermer la porte de l'intelligence. J'en ai été aujourd'hui le très-excellent ministre, veuillez me le pardonner. Ma lettre est d'une longueur effrayante. Je vous ai pourtant fait grâce de quelques points qui auraient été assez longs à décrire, *l'éloquence du barreau, celle de la chaire et l'art dramatique*. La première n'existe point encore chez nous, les avocats sont de fort petits messieurs, pour la plupart sans talents, et leurs plaidoyers sont lus. Les juges ont le beau rôle de la magistrature ; leur intégrité doit suppléer à l'éloquence du barreau. Nous avons de bons prédicateurs, des hommes d'esprit fort instruits, mais leur auditoire est peu satisfait. Notre service divin étant fort long, souvent on n'attend pas le sermon qui doit le suivre. Quoi de plus décourageant que cette désertion ? Aussi les prédicateurs lisent au lieu de déclamer, et leurs ouvrages imprimés recueillent le tribut d'hommages qu'ils méritent.

L'art dramatique (pardonnez cette brusque transition), n'est pas à beaucoup près aussi riche que les autres branches de notre littérature. Ozeroff et Kueguine nous ont donné de fort belles tragédies, dont les sujets étaient pris dans notre histoire ; ils sont morts, et n'ont pas encore eu de successeurs. Le prince Schichawsky a fait plusieurs comédies en vers, pleines d'esprit et de verve comique. Tous les jours nous deviendrons plus riches. Que de beaux sujets les derniers événements politiques vont fournir à tous les gens d'esprit. Ivres de gloire, on commencera par des dithyrambes ; puis calmes, on y trouvera aussi des sujets de tragédies. Que de rapprochements touchants entre la mort d'un Turc fanatique qui combat pour tuer et non pour vaincre, et celle d'un jeune chrétien qui abandonne ses parents, ses amis, pour défendre sa patrie, et ne trouve que la mort pour prix de tant de sacrifices ! Ces circonstances hâteront encore le développement de nos moyens : convaincus de nos forces, nous nous replierons sur celles de l'âme qui ont besoin de culture. Le peuple russe a de grandes vertus dont les excès dégénèrent en défauts. Nous n'avons point d'auberges pour les étrangers, car nous les recevons chez nous. Voilà de l'hospitalité, direz-vous, Monsieur, mais convenez qu'elle a son mauvais côté. Malheur au voyageur qui arrive sans recommandations ! De même, pour notre littérature, nous sommes trop disposés à donner les droits de cité à celle de nos voisins. Nous en sommes si enchantés, qu'après avoir enrichi le libraire des nouveautés, nous les habillons à grands frais du costume national, et l'imprimeur y trouve encore son bénéfice. Nous avons beaucoup de journaux littéraires, très-spirituels : *Gretch, Evoyeykoff,*

Boulgarine critiquent et amusent le public, sans tomber dans la malveillance personnelle. On combat généreusement avec la plume ; il y a armistice quand on se voit.

Quelle contradiction dans une femme, allez-vous dire, Monsieur ! Je commence par vous déclarer que j'ai peur de vous, et je finis par m'enhardir si bien, que je ne sais plus m'arrêter. Mais j'aime tant à causer avec vous ! Soyez, si vous le pouvez, moins aimable, et heureusement pour vous, je serai plus laconique. Je ne finirai pourtant pas sans vous assurer encore une fois de mon sincère attachement, etc.

VOYAGES.

VOYAGE DE M. ERMAN

DANS LE NORD DE L'ASIE ET LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

(M. Erman, de Berlin, fils du célèbre physicien de cette ville, et naturaliste lui-même, parcourt dans ce moment les vastes solitudes de l'Asie et de l'Amérique septentrionales. Les fragments qu'on va lire sont des extraits de lettres qu'il a écrites à son père ; ils sont remplis de notions nouvelles sur la Sibérie et sur la frontière chinoise, et ne peuvent qu'intéresser nos lecteurs.)

Quand on revient de Berezov à Tobolsk, capitale occidentale de la Sibérie, on trouve les derniers Ostiaks sous le 60^e degré de latitude. Il paraît qu'ils n'osent ou ne veulent pas s'approcher davantage de cette ville. Là où les Ostiaks finissent, commence l'agriculture ; quelques-uns même des Ostiaks les plus méridionaux ont commencé à cultiver les champs ; mais, en général, la pêche reste leur occupation principale. Au sud des derniers villages ostiaks commencent ceux des Russes. On est étonné de retrouver tout près de Tobolsk des *yourtes*, ou huttes ostiaks très-pauvres enfumées. Elles ressemblent beaucoup à celles des Ostiaks eux-mêmes ; mais la cheminée, construite en terre glaise battue, renferme toujours un chaudron. Si l'on y entre le matin, on trouve tous les habitants assis à la turque autour de la cheminée et de la théière en briques, dans laquelle bout le thé. Ce thé est un des principaux articles du commerce que les Russes font à Kiakhta avec les Chinois ; il forme en partie la nourriture des paysans russes de la Sibérie, des Tartares, des Bouriates et des Tougouses. C'est un mélange de feuilles de plusieurs arbustes et plantes, dans lequel la feuille du thé véritable n'entre pour rien.

Après avoir échaudé ces feuilles, on les humecte avec le serum du sang des moutons, et on en forme de grandes tablettes, presque aussi dures et aussi compactes que des briques. On fait cuire ce thé avec du lait, du beurre et de la graisse de mouton, et, en y ajoutant un peu de sel, on en tire une boisson saine, restaurant et même assez nourrissante pour servir, pendant une journée entière, de seule nourriture. Dans le chaudron scellé dans le mur de la cheminée, fume un ragout appétissant de viande de cheval ; les habitants de ces *yourtes* sont des Tartares et font grand cas de ce mets. On reconnaît de suite le type de leur nation par les têtes rasées des hommes, les belles figures et les tresses brunes de leurs femmes. Ils sont très-pauvres et leur seule industrie est le roulage. C'est pour cette raison qu'ils habitent le voisinage de la ville, mais recherchent cependant toujours les lieux desséchés et boisés sur les bords de la rivière, pour y placer leurs huttes. Ils descendent de l'ancienne tribu turco-tartare, dominante dans cette contrée, qui fut soumise par les Russes à l'époque de la découverte de la Sibérie.

Quand on compare les *yourtes* des plus pauvres Tartares avec ceux des plus riches Ostiaks, on trouve que les premiers se distinguent toujours par une grande propreté. Les Ostiaks dorment sur des peaux de rennes ; les Tartares, sur des tapis et autres tissus assez élégants. On retrouve les mêmes Tartares à l'est de Tobolsk, sur le chemin de Tara, où ils habitent plusieurs hameaux dispersés entre les grands villages russes.

Tobolsk est situé sur la droite de l'Irtysch, et se divise en ville haute et ville basse. La première est placée sur le rivage et le fleuve. Les deux villes prises ensemble ont une grande étendue, mais la plupart des maisons sont en bois. Dans la ville haute, ou la ville proprement dite, se trouve la forteresse ou *Krém*, que le gouverneur, prince Gagarin, fit bâtir en pierre et flanquer de tours ; elle est presque entièrement ruinée. La ville haute a cet avantage, qu'elle n'est jamais exposée aux inondations, mais on est obligé d'aller chercher l'eau au bas de la montagne. Les deux villes renferment dix-huit églises et environ autant de milliers d'âmes. Les établissements les plus remarquables qu'on y trouve sont : un séminaire, une école centrale, une maison pour les enfants trouvés, des maisons de charité, un théâtre et une imprimerie. Les rues sont pour la plupart larges et bien alignées ; elles ne sont pas pavées, mais couvertes d'un plancher élevé et très-solide, semblable à ceux de plusieurs villes de la Sibérie. Les Tartares forment presque un cinquième de la population ; ils sont mahométans, ainsi que les Boukhars et les descendants des Boukhars, qui habitent à Tobolsk et dans le voisinage. Ils sont en général fort paisibles, vivent du commerce, n'exercent aucun métier et regardent comme une infamie l'ivrognerie, vice dominant des habitants russes.

Le commerce de Tobolsk est fort important et étendu. Le *wégoc* des marchandises russes et autres venant de l'Europe, se fait presque toujours au printemps, lorsque les fleuves libres de glace laissent aux négociants russes la facilité de s'avancer jusqu'aux autres villes de la Sibérie. En revanche, il revient de ces villes à Tobolsk, et principalement d'Irkoutsk et des frontières de la Chine, vers la fin de l'été, des bateaux chargés de poisson et de diverses marchandises de Sibérie et de la Chine dont la plus grande partie est transportée en Russie l'hiver, par le traînage. Il arrive aussi en cette ville, au commencement de l'hiver, des caravanes de Kalmucks et de Boukhars, que leur commerce y retient pendant toute cette saison.

Tobolsk est la capitale d'un vaste gouvernement auquel il donne son nom, et qui s'étend au nord jusqu'aux bords de l'Océan glacial. Toute la partie septentrionale de ce gouvernement consiste en plaines très-étendues et marécageuses, qu'on ne peut traverser qu'en hiver, quand elles sont gelées.

Les Russes donnent à ces plaines le nom de *Toundra*, et les Ostiaks d'Obdorsk les appellent *Niorum*. Il ne faut pas les confondre avec les véritables marais, nommés par les Ostiaks *Semi*, et *Boloto* par les Russes.

Entre Tobolsk et Tara, la contrée est coupée par un grand nombre de ruisseaux plus ou moins considérables. Elle était originairement couverte de forêts épaisses de pins, de sapins, de bouleaux et de peupliers, et encore aujourd'hui la grande route passe par quelques-unes de ces forêts. La chasse du petit-gris et de l'hermine y est encore lucrative ; elle l'a été autrefois beaucoup plus, mais son rapport a considérablement diminué depuis qu'on a détruit et éclairci les forêts. Les villages sont entourés de champs très-étendus, et l'agriculture y est florissante, malgré la rigueur du climat en hiver. Aussi les paysans sont-ils riches et les villages très-peuplés. Le roulage fait encore une part très-grande de leurs profits. Dans chaque maison de paysans, on trouve une théière élégante ; ces habitations se distinguent par une grande propreté ; il y règne même une espèce de luxe, car plusieurs chambres sont tendues de papiers peints qu'on fabrique à Omsk. Chaque maison de paysans en Sibérie se divise en deux habitations séparées : l'une est la chambre du maître, et l'autre l'*izba*, ou celle des domestiques. La dernière a une espèce de plancher suspendu qui sert de chambre à coucher. Dans l'*izba* est placée le grand four dans lequel se fait toute la cuisine et se cuit le pain.

Tara est une ville commerçante et riche. Elle est en partie sur une montagne, et en partie dans la plaine qui s'étend jusqu'au bord de l'Irtysch. La ville basse est habitée par des Tartares et des Boukhars. La principale industrie de Tara est la fabrication des maroquins et des peaux en général. Elle contient environ trois mille habitants. Quelques négociants sont fort riches, et habitent de belles maisons en pierre.

A peine a-t-on quitté Tara, que l'aspect de la contrée change, et présente une vaste plaine remplie de marécages, qui pour la plupart sont des restes d'anciens lacs desséchés et n'offrent en été que de maigres pâturages. Dans cette saison des nuées immenses de mouches tourmentent les bestiaux et les hommes ; on est obligé de couvrir les animaux de goudron, et les hommes ne peuvent sortir de leurs habitations que la tête couverte d'un mosquaire très-serré. Cette plaine est ce qu'on appelle la *step de Baraba* ; elle a reçu ce nom d'une tribu de Tartares qui y vivait autrefois de la chasse, mais qui s'est à présent retirée plus au nord. Quelques-uns des descendants de ces Tartares sont restés aux environs, mais on ne les distingue plus des Russes.

Les paysans de la Baraba se servent pour la chasse d'une race de chiens qui ressemble parfaitement à celle que les Ostiaks emploient pour l'attelage, et qu'on trouve mille autres parts dans la Sibérie méridionale. On ne saurait douter que les Russes ne les aient reçus des Ostiaks, chez lesquels ils vont chercher des quantités considérables de pelleteries.

Les villages de la Baraba sont tous neufs, et on voit, par l'agriculture des champs qui les avoisinent, qu'ils appartiennent à des colons nouvellement arrivés. Ils ne se composent que d'une rue toute droite. Les habitants sont des exilés, et on peut être sûr que chaque maison renferme au moins un voleur. Cependant les excès y sont très-rare, et on n'a aucun exemple de vols à main armée sur la grande route. On explique ce phénomène qui a lieu pour toute la Sibérie, par l'impossibilité dans laquelle le criminel se trouve de cacher son crime. Dans tous les villages de quelque étendue, est stationné un détachement de troupes, destinées à convoier les transports de malfaiteurs exilés. On voit également dans chaque village un ostrog, ou prison dans laquelle ces malheureux sont enfermés pendant la nuit. Il ne reste ici à l'exilé qui voudrait s'enfuir, qu'à s'enfoncer dans les déserts marécageux qui bordent la route à droite et à gauche, mais il y périrait bientôt de faim et de misère. Plusieurs d'entre eux se réunissent pour se sauver, mais cela ne leur réussit presque jamais ; les paysans du voisinage craignent ces fuyards désespérés, et les tuent où ils les rencontrent. Les exilés sont donc forcés d'être vertueux, et ce moyen réussit parfaitement.

Le sol commence à s'améliorer dans le voisinage du bourg de Tchaousk, à présent Kolyvane. On y traverse le fleuve Obi, un des plus considérables de toute l'Asie. On aperçoit à l'horizon méridional les montagnes d'Altai, dont les traces se retrouvent dans la chaîne de collines boisées qui forme ici la vallée du fleuve. Le granit s'y montre déjà. Avant d'arriver à Tomsk, on rencontre, dans ce pays sauvage et couvert de forêts, un bon nombre d'habitations tartares, qui se composent de *yourtes* en tout semblables à celles de Tobolsk.

Tomsk est la capitale du gouvernement de son nom. Cette belle ville est bâtie sur la rive droite du Tom, sur un terrain très-inégal et coupé par des éminences et des fonds. La population peut être de 7,000 personnes. Une grande partie de la ville est composée de Tartares mahométans. Le commerce de Tomsk est très-considérable. On y trouve beaucoup de tanneries de cuirs de Russie et des imprimeries sur étoffe. Cette ville est très-avantageusement située pour le commerce ; la grande route qui conduit à la frontière chinoise, la traverse ; aussi fait-elle à elle seule une grande partie du trafic de la Sibérie. Le pain et la viande y sont à très-bon marché. Le Tom et l'Obi fournissent une si grande quantité de poisson, qu'on peut en approvisionner plusieurs autres places pendant l'hiver.

MÉLANGES.

LÉNORE.

HISTOIRE FANTASTIQUE,

Traduite et imitée de la *Ballade de Burger*.

Les contes fantastiques d'Hoffmann sont maintenant connus dans notre langue. Mais ceux de *Burger*, son heureux rival, ne le sont pas. Mme. de Staël disait de ce dernier : « C'est l'auteur qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le cœur. Aussi ses romances et ballades sont-elles connues de toute l'Allemagne. La plus fameuse de toutes, *Lénoire*, n'est pas, je crois, traduite en

français.... Il serait difficile qu'on pût en exprimer tous les détails, ni par notre prose, ni par nos vers. »

Nos lecteurs jugeront si l'attente de Madame de Staël a été remplie.

Le soleil se levait radieux, et Lénoire s'éveillait après un songe pénible.... Wilhem, où es-tu ? dit-elle. Les plaines de Prague te voient-elles victorieux, ou la cruelle mort t'a-t-elle frappé ?

Du Grand Frédéric l'épée est suspendue au temple de la paix. Le soldat revient joyeux et cherche des yeux le clocher de son village, où l'attend son vieux père.... Il va retrouver celle qu'il aime.... Tout le monde est heureux, et tu ne viens pas tarir mes larmes !

L'infortunée Lénoire soupire, se plaint, attend toujours, mais c'est en vain ; Wilhem ne revient plus !... Désespérée, elle accuse la providence.... Sa mère inutilement la presse sur son cœur. — Ma fille, lui dit-elle, sache supporter les maux que le ciel t'envoie. — Ma mère, laissez-moi, répond la jeune fille égarée, que parlez-vous du ciel ?... Avec Wilhem, oui, toujours le ciel ; sans Wilhem, l'enfer !.....

C'est ainsi que dans son désespoir elle osait provoquer l'anathème de celui qui peut tout. Elle meurtrissait son sein, et appelait la mort à grands cris....

Cependant la nuit s'avancait.... il était tard, et les astres brillaient aux cieux. Le silence le plus profond régnait.... Ecoutez.... c'est le bruit d'un cavalier.... il s'arrête.... le marteau se lève.... Il retombe et le coup fait tressaillir Lénoire.... Ecoutez.... on parle.... — « Ouvre moi, Lénoire ; dors-tu, ma fiancée ?... Mon absence ne te tient-elle pas éveillée pour gémir ?..... »

— C'est Wilhem, dit Lénoire ; et elle s'élance vers la grande porte du manoir. — C'est toi, mon ami, mon bien, que je t'ai pleuré !... Mes jours étaient sans repos, et mes nuits sans sommeil.... Mais pourquoi tant tarder et laisser ainsi ta fiancée ?.....

— Parti de la Bohême lorsque la cloche de la nuit frappa la première heure, j'arrive près de toi, rapide comme la pensée.... Il me faut repartir, le tems presse, viens avec moi, ô ma fiancée !.....

— Il est si tard, mon ami, dit la jeune fille, le vent est si froid ; la feuille des bois s'agite et tombe, et l'orage paraît s'approcher à grands pas ; entre plutôt chez ton amie.

— Enfant ! que fait la nuit, que font les vents ? Je ne puis m'arrêter en ces lieux ; mon noir coursier me presse, entends-tu la terre trembler sous ses pas ? Viens, ne perds aucun instant ; Lénoire, monte en croupe, partons : encore cent milles à faire pour te mener à ton lit nuptial. — Quoi ! rien ne peut t'arrêter ! et cent milles à franchir, nous n'arriverons jamais !... — Viens, te dis-je, partons : vois-tu ces vastes plaines qu'il nous faut traverser ; partons.... je suis rapide comme l'éclair qui déchire la nue ! viens, le lit nuptial t'attend. — Ta demeure est donc bien éloignée ? ne peux-tu la laisser pour une autre ?.....

— Non ! elle fut faite pour moi ; elle est petite, à l'abri des frimats, et le sapin du nord l'entoure dans tous les sens.

— Mais dis, y tiendrons-nous tous deux ? — Oui, tous deux !... Ne tarde donc plus, monte sur mon coursier, arrivons au festin, les convives sont là qui t'attendent, et la demeure tranquille est ouverte pour ma fiancée.

Sur la croupe du destrier Lénoire s'est enfin élancée, et ses blanches mains entourent le corps de son ami. La terre résonne sous les pas du sombre coursier, qui de ses pieds poudreux fait jaillir l'étincelle bleuâtre. Dans leur vélocité, bientôt tout s'efface à leurs yeux : les plaines, les monts, les déserts silencieux, et les cités endormies. Ils franchissent tout, comme le nuage poussé par l'ouragan.... La jeune fille serre encore plus le cavalier. — As-tu peur, Lénoire ? Vois-tu ces grandes ombres qui passent entre nous et la lune ?... Hurrah ! les morts vont vite ! Tu trembles, enfant ; crains-tu les morts ?... — Non, Wilhem, mais laisse les morts en repos. Ecoute plutôt les tristes sons qui se font entendre.... et ces corbeaux avides, que nous veulent-ils ?... Vois ce cercueil et cette procession qui se glissent sous l'ombre de ce nuage et qui paraissent nous précéder. Vois ces figures vaporeuses qui nous entourent.

Et ces êtres difformes et ondoyants qui semblent effleurer la terre, qui sont-ils ?... Ce sont, dit le noir cavalier, ceux qui ne dorment que lorsque le tonnerre gronde, qui ne rient que lorsque la timide vierge est entraînée dans la tombe, et qui s'inclinent seulement quand l'enfer rend ses arrêts.

Ecoute, dit Lénoire, ils chantent. « Quand l'airain sonnera douze fois, tu seras dans la tombe !!! » — Chef de l'hymne des morts, s'écrie Wilhem, célèbre notre hymnée, et bénis la fiancée ; je la conduis au banquet solennel.

Tout-à-coup la lune brillante rompt brusquement ce nuage fantastique. Les chants ne se font plus entendre, le cercueil s'évanouit, et le convoi qui précédait la fiancée disparaît dans la vapeur de l'horizon, comme la vision légère qui berce le sommeil du matin.

Le cavalier, de ses longs éperons excite le coursier, qui effleure la terre.... Hurrah ! la lune éclaire, dit-il, et les morts vont vite.... Tu trembles, enfant, crains-tu les morts ? — Non, mon ami, mais laisse les morts dans leurs tombeaux.

— Vois-tu ce coteau ; ma fiancée, sur son penchant les fées dansent en rond. « Esprits d'enfer, accourez, escortez la pompe de mes noces, vous danserez encore quand nous serons sur le lit d'hymnée. » Et de sa housine le cavalier rapide flagelle l'infatigable coursier. Les astres semblent fuir et le vent est moins prompt dans sa course.

— Hurrah !... la lune éclaire et les morts vont vite.... Al-lons, mon noir coursier, redouble d'efforts, le sablier va finir, je sens l'air qui fraîchit, mes membres se roidissent, nous voilà près du terme du voyage ; allons, la lune éclaire encore, et les morts vont vite !... Arrivons ; le lit nuptial est là....

Ils arrivent en effet, mais une énorme grille se présente pour arrêter leur course précipitée....

L'étrange cavalier, que rien ne surprend, d'un coup de housine renverse cet obstacle, qui s'écroule avec fracas. Ils entrent, ils sont au milieu des tombeaux !... C'était là que la mort habitait !... Le premier chant du coq se fait entendre.... Quel prodige effrayant !... Le manteau du cavalier tombe sur le sol et laisse apercevoir un squelette épouvantable. La fi-

gure hideuse de la mort se montre décharnée et terrible. D'une main elle tient un sablier, et de l'autre son inexorable faux. Lénore, pâle, échevelée, respirait à peine. La vie semblait l'entourer encore comme la flamme légère couronne le flambeau qui s'éteint. Elle sent son corps trembler et son cœur défaillir.

L'affreux coursier pousse un cri effroyable, la terre s'ébranle et s'entrouvre, tous les esprits infernaux sortent à l'instant de cet abîme... Lénore voit l'enfer, et sent briser sa vie... Elle disparaît aussitôt avec le démon qui la portait, et qui se précipite dans la demeure infernale !.....

Et la lune pâle et douteuse éclairait cette scène fatale... et les esprits d'enfer dansaient en voyant s'accroître les âmes condamnées... et les morts, debout, écoutaient ces mots, qui retentissaient menaçants dans le vague des airs :

« Mortels, supportez avec résignation les maux qui vous surviennent, et n'accusez jamais le Tout-Puissant. »

LE BARON DE M.

LA NOCE DE CAVRON-SAINT-MARTIN.

LÉGENDE ARTÉSIEENNE.

Je vivrais cent ans et plus qu'il me souviendrait encore de la noce de Jean Saveux, comme il m'en souvient aujourd'hui. J'étais parti de bon matin de mon village, car je devais traverser la forêt d'Hesdin, pour aller prendre, comme me l'avait recommandé mon oncle, son vieux compère, le berger Nicolas Meuron, lequel était invité à la noce.

Il refusa obstinément de m'accompagner, disant qu'on ne le verrait pas à de telles épousailles, quand même on lui paierait cent doubles à la rose ; mais il ne voulait jamais me faire connaître pourquoi. J'étais éloigné de sa maison au moins déjà de quatre lieues, quand il courut après moi et me rappela. C'était pour me remettre une petite bouteille qu'il me recommandait vingt fois au moins de ne pas quitter une minute, durant tout le temps que je serais à Cavron-St.-Martin, chez Jean Saveux. Elle devait, disait-il, me préserver des embûches du malin esprit, lequel ne manquerait pas de faire des siennes.

Hélas ! le vieux berger ne prédisait que trop vrai, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Je ne connaissais pas le futur de ma cousine Marguerite, et quand je la vis à mon arrivée, je me sentis devenir tout triste de ce qu'il allait avoir pour femme une si bonne et une si jolie fille. C'était, je dois l'avouer, un beau garçon, mais il y avait dans ses yeux enfoncés sous de grands sourcils, il y avait dans sa figure pâle, je ne sais quoi dont la vue faisait mal. On l'aimait peu dans le village, parce qu'il était fier de son argent, n'allait jamais se réjouir au cabaret, et restait quelquefois toute une semaine sans dire un mot à personne. Cela devenait même cause de beaucoup de propos divers. Les uns le croyaient sous un sort, les autres, au contraire, le prenaient pour un jeteur de maléices. Tant il y avait, que malgré les bonnes sommes et la grande ferme à trois granges qu'il apportait en dot, il s'en trouvait plus qu'il blâmaient ma cousine Marguerite de faire ce mariage, qu'on n'en rencontrait disant : Marguerite se marie à Jean Saveux. Cela fera un ménage comme il faut.

La noce se fit et tout alla bien jusqu'à l'heure de danser. Il advint alors que le ménestrier d'Hesdin, le joyeux Mathias Wilmart, n'avait pas été prévenu. Chacun se lamentait d'un pareil contre-temps, lorsqu'on annonça au marié qu'un inconnu demandait à lui parler.

Jean Saveux qui devisait et batifolait avec sa femme, et que l'on n'avait jamais vu, de mémoire d'homme, d'une humeur si avenante, se leva en pestant contre le malotru qui le dérangeait lorsque c'en était si peu le cas. Mais à l'aspect de l'étranger qui, las d'attendre, avait pris sur lui d'entrer ; il devint pâle comme un trépassé et faillit choir de son haut.

— J'espère que je suis le bien venu, demanda froidement l'inconnu au marié.

— Vous avez le droit de l'être, répondit Jean Saveux. Mais son visage pâle et le tremblement de tous ses membres démentaient le bon accueil qu'il s'efforçait de faire au nouvel arrivant.

Celui-ci n'en eut cure. Il se mit gaiement à table, versa de la bière plein une corne, pour le moins de la dimension d'une botte, et la vida d'un seul trait. Après quoi, il se servit d'un jambon dont il ne laissa que les os, mangea ensuite plusieurs tartes énormes, et but en conséquence. Jamais on n'avait vu soit si sèche, ni appétit si vorace.

Durant tout ce temps-là, il se faisait, parmi les gens de la noce, un plus grand silence qu'à un dîner d'enterrement. L'étranger qui venait de se mettre si à son aise, et à qui la gêne où son arrivée tenait chacun, ne causait pas de souci, croisa paisiblement les jambes, et déboutonnant son pourpoint, lequel apparemment gênait sa digestion, il tourna la tête, et vit alors Jean Saveux, debout et plus pâle que jamais.

Eh ! eh ! lui demanda-t-il familièrement, tu ne m'as pas encore montré ta femme, mon camarade. Serais-tu jaloux de moi ? Ventrebleu, j'ai dans mon tems été gaillard comme un autre ; j'ai fait pécher plus d'une jolie fille ; mais autres tems, autres goûts. Tu le sais maintenant, Jean Saveux, ce ne sont point de jeunes filles que je prends dans mes filets, n'est-il pas vrai ?

Jean Saveux, quoique à contre cœur, prit Marguerite par la main et l'amena devant cet homme étrange.

C'est une charmante créature. Tu as bon goût, Jean, excellent goût. Il est malheureux, ma foi, que ce soir... Car c'est ce soir, ajouta-t-il à voix basse et presque à l'oreille de Jean, qui frissonna de tous ses membres.

Mais que veut dire ceci ? continua l'étranger, sans faire attention au désespoir du marié : voilà une noce singulière. Il ne s'y trouve même pas seulement un violon.

Quelqu'un a osé de raconter que l'on avait négligé de prévenir Mathias Wilmart, et que d'ailleurs, quand on l'aurait fait, la pluie qui tombait depuis midi, lui aurait rendu impraticables les chemins de marne qui environnent Cavron-St.-Martin.

Parbleu ! si c'est là ce qui vous empêche de danser, dit l'étranger, j'ai précisément un violon ; et sans me piquer d'être excellent musicien, j'espère bien ne pas vous faire trop regretter l'absence de Mathias Wilmart que vous me vantez si fort.

Il sortit et revint avec un violon. Cela me surprit de la bonne façon, car je l'avais vu par hasard, lorsqu'il avait frappé à la porte en arrivant, et j'en jurais sur ma part de paradis, il ne portait pas de violon ni dans les mains, ni sous le bras. L'instrument ne pouvait être non plus dans son bissac, car il n'en avait pas.

Quoi qu'il en soit, l'étranger posa une chaise au milieu d'une table, grimpa dessus, et se mit à jouer du violon comme s'il n'avait jamais fait d'autre métier de sa vie. On l'aurait pris sans peine pour un ménestrier véritable ; car c'était un petit homme gros et court, à mine réjouie, quoique moqueuse au dernier point. Il battait du pied, criait, se trémoussait et buvait comme Mathias Wilmart.

Chacun se mit en place, sauf le marié qui, taciturne et rêveur, se tenait dans un coin, et voulait même empêcher sa femme de danser.

Le joueur de violon s'en aperçut.

Que signifie une pareille conduite, Jean Saveux ? demanda-t-il en ricanant. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ta vie et tu demeures là comme un hibou. Allons, gai, mon camarade, en place !

Mais pour cette fois, Jean Saveux refusa d'obéir. L'étranger, d'un seul bond, s'élança de la table, et vint poser sa main sur l'épaule du récalcitrant. Aussitôt un transport frénétique de gaieté s'empara de Jean, naguère encore si triste. Il se mit à parler, à sauter, à rire, mais tout cela d'une manière tellement sinistre, qu'on l'aurait pris plutôt pour un possédé que pour un homme qui doit, dans une demi-heure, se trouver dans le lit nuptial, avec une charmante épousée.

A vrai dire, la musique que jouait l'inconnu produisait une sorte de joie douloureuse que je n'ai jamais éprouvée que cette fois-là. Je me sentais, durant la danse, mille pensées coupables et singulières ; j'étais comme ivre, ou faisant un mauvais rêve. Et puis l'air que l'on respirait dans la chambre était devenu lourd et brûlant, et il se répandait de toutes parts une odeur forte, acre et suffoquante, comme celle que produit un fer rouge que l'on enfonce dans l'eau.

Minuit sonna, l'inconnu mit alors son violon sous le bras, descendit de sa chaise, et s'approchant de Jean Saveux : A présent ! lui dit-il.

Encore une nuit ; rien qu'une seule nuit, demanda Jean, dont tous les membres étaient secoués d'une manière effrayante.

Non, répondit l'inconnu.

Du moins accordez-moi, une heure, une heure encore...

Non, répliqua une voix sourde et implacable.

Donnez-moi un quart d'heure ! fit encore Jean d'une manière piteuse.

Non.

J'ai pitié de toi, ajouta l'étranger, après avoir joui un moment du désespoir de Jean Saveux. Que ta femme signe ceci et je t'accorde encore huit jours.

Jean prit un rouleau de parchemin rouge à lettres d'or que lui présentait son hôte. Mais il le rejeta avec horreur.

Alors je vais prendre congé de la compagnie, et vous viendrez me donner un pas de conduite.

Le petit homme salua poliment chacun, et passant amicalement un bras autour du cou de Jean Saveux : Adieu, dit-il à la mariée, ne vous fâchez pas trop contre moi, si j'emmène votre amant, vous ne tarderez pas à le revoir, ma belle.

Ce ne fut pourtant que le lendemain qu'elle le revit, et il n'était plus qu'un cadavre frappé de la foudre. On l'avait ainsi trouvé, après bien des recherches, gisant au pied d'un chêne de la forêt d'Hesdin.

Quand on le porta à l'église, les cierges bénits s'éteignirent tous à la fois, et l'on m'a raconté que la fosse dans laquelle on déposa la bière, fut trouvée vide le lendemain.

UNE NUIT D'HOPITAL.

Il n'y a pas, je pense, de plus triste séjour que celui d'un hôpital, à moins peut-être que ce ne soit celui d'une prison. Pour moi j'ai souffert l'un et l'autre, et je déclare n'avoir jamais été en proie à d'aussi pénibles sensations que dans l'hôpital militaire de Châlons, où je restai si long-temps dans l'hiver de 1813 à 1814. A chaque instant, il nous arrivait de nouveaux compagnons. Un soir surtout, l'ennemi était aux portes de la ville, nous avions entendu gronder le canon depuis le point du jour ; on nous amena plusieurs convois de blessés que l'on fut forcé de coucher sur la paille qui était dans l'espace qui séparait les lits. Plusieurs d'entre nous partagèrent leur avec les nouveaux-venus.

Vers six heures, on apporta auprès de moi un homme qui n'avait pas le costume militaire. Il était vêtu d'une blouse de toile bleue, sous laquelle il avait cependant un vieux gilet d'uniforme ; une culotte de velours complétait son habillement. Ses cheveux ouverts sur le front et tombant des deux côtés de la tête achevèrent de me faire penser que c'était quelque paysan alsacien qui avait pris les armes comme volontaire. Une balle lui avait traversé la jambe, mais il ne paraissait pas beaucoup souffrir de sa blessure. Jamais je n'oublierai la figure de cet homme, ses yeux bleus et perçants, son front, les pommettes saillantes de ses joues et sa longue moustache grise.

Plus tard on plaça au pied de notre lit un jeune sous-lieutenant, qui sans doute était sorti récemment d'une école militaire. Il avait été atteint vers l'épaule d'un coup de lance, et il me sembla tout de suite que sa vie était en danger.

La nuit était déjà avancée ; une sorte de calme s'était établi dans les salles éclairées faiblement par des lampes placées de loin à loin. On n'entendait plus que les gémissements des blessés qui ne pouvaient étouffer le cri de leurs souffrances ; le jeune sous-lieutenant s'était caché la figure pour qu'on ne pût s'apercevoir qu'il versait des larmes, et il rongait sa paille de désespoir ; j'imaginai que les peines de l'esprit ajoutaient encore à ses douleurs.

Mon compagnon avait sans doute fait les mêmes réflexions que moi. Il s'était soulevé sur son séant et le regardait avec l'air du plus profond intérêt. Lui-même était agité par la fièvre, et des paroles entrecoupées lui échappaient par intervalles : « Malheureux jeune homme ! disait-il, s'adressant tantôt à moi et tantôt répondant à ses propres pensées, malheureux jeune homme ! trop jeune pour faire une campagne et une

campagne si dure ! Il n'a pas encore appris à souffrir, à souffrir la soif et la faim, à dormir sur la neige sans eau-de-vie et sans manteau. Voilà qu'il dort maintenant. Il rêve peut-être à la maison de sa mère. Pauvre femme ! Dieu sait si elle le reverra jamais. Ah ! il doit être bien difficile, si jeune encore, de ne plus y songer ! et moi qui ai tant vu de champs de bataille, j'y songe bien encore quelquefois. Il a pourtant long-temps que je roule par le monde. Bien des années se sont passées sans que j'aie pu dire où était ma maison, et aujourd'hui que je commence à devenir vieux c'est encore la même chose. Ils ont brûlé celle que je m'étais bâtie, et ils ont bivouaqué dans le champ qui me faisait vivre. Elle a bien fait de mourir ma pauvre Marie, pour ne pas les voir. Elle ne voudrait pas le croire si on allait lui raconter là-bas que les habits blancs ont détruit sa chaumière. »

Cet homme commençait à m'intéresser. Je ne pouvais trouver le repos et je cherchai à lui faire raconter son histoire, qui était sans doute celle de beaucoup d'autres Français, mais qu'il paraissait sentir vivement. La fièvre qui troublait ses sens, ajoutait encore à l'énergie de ses paroles. Je regrette beaucoup de ne pouvoir les rendre plus fidèlement.

Il m'apprit qu'il avait quitté le service après la deuxième campagne d'Italie, qu'il était venu alors s'établir près de Sainte-Marie-aux-Mines, où il était né. Il avait envoyé ses enfants à Paris dès qu'il avait vu l'ennemi dépasser nos frontières. Pour lui il avait repris ses armes déposées depuis long-temps.

« Ce n'est pas la première fois, me dit-il, que je me bats sur la terre de France. J'ai vu les Prussiens dans les plaines de la Champagne. J'ai même vu une guerre plus triste et plus cruelle : après la prise de Mayence on nous fit passer dans la Vendée. J'étais encore bien jeune, presque aussi jeune que le sous-lieutenant que voilà devant nous. »

« Peu de jours après notre arrivée, le colonel m'envoya en ordonnance dans un village qu'on nomme Saint-Martin. On était au commencement du printemps, et le jour paraissait à peine. Je galopais dans un chemin creux, bordé de buissons, à travers les collines couvertes de bruyères et de bois. Tout à coup plusieurs coups de feu partirent tout autour de moi, et mon cheval tomba pour ne plus se relever. Une douzaine d'hommes sortant de derrière les haies me saisirent avant que j'eusse pu me dégager, et ils m'emmenèrent en courant dans le bois ; ils avaient tous l'air stupide et méchant. »

« Un d'eux, tout habillé de noir, était armé d'un fusil de chasse qui me parut d'un grand prix. Il avait un large chapeau, les cheveux longs et plats, et à son bras un mouchoir blanc brodé de fleurs de lis. Je l'aurais pris pour un prêtre s'il n'avait été armé. Au bout de quelque temps d'une marche précipitée, on s'arrêta dans une clairière, et les brigands se rangèrent en rond autour de l'homme au mouchoir blanc. Je compris que mon sort dépendait de lui ; je le regardai attentivement ; mais il n'y avait sur sa figure aucune trace de pitié. Je sentis que je n'avais rien à espérer. »

« J'aurais donné bien des choses en ce moment pour être ici couché sur la paille, ou même devant une commission militaire ou dans le plus triste des cachots. Pendant que l'homme noir parlait à voix basse à ses compagnons, deux d'entre eux me creusaient une fosse profonde. Je m'attendais qu'il allait me faire fusiller ; mais il aurait trouvé trop doux apparemment de me faire mourir de la mort d'un soldat. A son ordre on me fit descendre debout dans la fosse, et on la referma, jusqu'à ce que ma tête seule restât à découvert. Les brigands foulèrent la terre sur mon corps et s'éloignèrent sans rien dire. Quelques-uns d'entre eux cependant semblaient avoir horreur de ce qu'ils venaient de faire ; ils demandèrent à l'homme noir de dire quelques prières sur ma tombe, mais il leur répondit : « Non ! non ! Pénse son âme avec son corps ! » Il me regarda quelques instants en ricanant, et ils s'en allèrent tous à travers la forêt. »

« La rage me suffoquait et m'empêchait de comprendre tout ce que ma position avait d'horrible. En ce moment je ne désirais qu'une chose, c'était de tenir entre mes mains le misérable qui m'avait fait enterrer tout vivant. Mais quand de longues heures se furent passées et que ma colère se fut calmée, alors je commençai à réfléchir que tout était fini pour moi et que je n'avais plus à espérer que la mort. Une grosse pierre était placée à quelque distance de ma figure ; oh ! comme j'aurais voulu pouvoir me briser la tête contre cette pierre ! Le soleil s'éleva et brilla au-dessus des grands arbres, il descendit ensuite, et rien ne fut changé. La tristesse à chaque instant s'emparait de moi davantage, je songeais à nos montagnes, et à ma mère, et aux jeunes filles de mon village. Je me mis à pleurer. J'essayai de crier, quoique sans espoir d'être entendu ; mais ma voix ne s'étendait pas au-delà de la clairière. »

« Tous les objets s'obscurcirent peu à peu et la nuit commença, la nuit la plus longue que j'aie passée de ma vie. Non, pour toute la gloire du général Bonaparte, je ne voudrais pas en passer une pareille. Par moments je croyais m'entendre appeler, j'avais des visions comme une vieille femme. Des figures longues et blanches me semblaient rôder autour de moi, et je voyais l'horrible face de l'homme au mouchoir blanc éclater de rire auprès de la mienne. Je ne sentais plus mon corps paralysé par la fraîcheur et le poids de la terre. Un instant il me sembla que j'avais cessé de vivre, que ma tête seule, séparée par la hache, conservait encore un peu de sentiment. Je rêvai que je venais d'être guillotiné. »

« Quand le jour reparut, une soif ardente me dévorait ; j'allongeai mes lèvres pour ronger un brin de bruyère qui était là devant moi humide de la rosée de la nuit, mais je ne pus l'atteindre ; je parvins à saisir des cailloux avec ma bouche, je cherchai à les avaler espérant apaiser mon supplice, mais je ne pus mourir. Les arbres et les collines me semblaient tourner rapidement autour de ma tête. Les mouches s'attachaient déjà à ma figure et suçaient mon sang sans que je pusse me défendre ; un poids horrible pesait sur ma poitrine. Ah ! camarade, j'étouffais... parlez-moi donc un peu, camarade ! je n'aime pas à me rappeler cette aventure. »

Je lui parlai en effet et je cherchai à distraire le vieux soldat de ses souvenirs, mais je ne pus moi-même m'endormir que bien tard ; quand je m'éveillai, il était fort mal. Le jeune sous-lieutenant était mort dans la nuit. Quelques jours après

je quittai l'hôpital sans savoir la fin de l'histoire du paysan alsacien.

LE THERIAKI.

Il vaut mieux un grain d'opium que douze gourdes pleines de riz.
Proverbe oriental.

Hélas! mes mains débiles et convulsives peuvent à peine élever jusqu'à mes lèvres cette coupe dont leurs secousses font épancher le breuvage. Oh! que l'ange de la mort serait le bien venu s'il étendait sur ma bouche son glaive redoutable!... La vie me pèse tant!... Il n'est point un vrai-croyant plus misérable que moi... Mes nerfs contractés penchent ma lourde tête sur mon épaule gauche! Une coupe paraît un fardeau à mes mains tremblantes! Mes jambes desséchées plient sous mon corps chétif: la moindre leur ferme mes yeux trop faibles pour la supporter.

Je voudrais être dans un lincoln où les pieuses mains d'un derviche auraient inscrit des versets du Coran. Je voudrais que les serviteurs de Mahomet se prosternassent en voyant ma demeure illuminée de lampes funèbres. Oui, je voudrais qu'ils répétassent en se frappant la poitrine: Massoud l'Aga n'est plus. Dieu est Dieu! Mahomet est son prophète.

Et que me reste-t-il à faire sur la terre?

En vain l'on étale devant moi les mets les plus délicieux; ils n'excitent que mon dégoût!

Que me sert d'avoir dans mon sérail des esclaves de Géorgie aux blanches épaules? des Cafres aux mouvements passionnés, au teint de cuivre? des Africains aux grands yeux, au sein noir. Leurs danses me fatiguent: il me faut baisser sur mes oreilles le triple bandeau de mon turban, lorsqu'elles marient leurs voix et jouent du luth ou de la flûte persique: les accords les plus doux ébranlent mon débile cerveau et sont trop bruyants pour lui.

Oui, je voudrais être dans un lincoln où les pieuses mains d'un derviche auraient inscrit des versets du Coran. Oui, je voudrais que les serviteurs de Mahomet se prosternassent en voyant ma demeure illuminée de lampes funèbres!

Telles étaient les pensées de l'Aga Massoud.

Etendu tristement dans un vaste sofa, pâle, immobile, les yeux à demi fermés, on l'aurait pris pour un cadavre, si l'on n'avait entendu le râlement de sa lente respiration.

Bientôt les effets de l'opium qu'il venait de boire commencent à se manifester. Un souffle plus hâté soulève sa poitrine. Tous ses membres tressaillent d'un frisson convulsif; son visage gonflé devient pourpre: une expression farouche fit scintiller ses yeux naguère ternes et mornes.

En même temps, une fraîcheur, un bien-être indicibles circulaient dans ses veines et rendaient une existence factice à ce demi-cadavre. Une influence magique faisait reluire à ses yeux, sur tous les objets, les reflets d'une lumière éblouissante: des visions suaves s'élevaient, passaient, repassaient, tournoyaient devant ses regards charmés. C'était le vertige d'une ivresse, non pas telle qu'en produisent les boissons fermentées d'Europe, mais d'une ivresse divine, d'une extase inexprimable, sublime.

Oh! murmura-t-il, d'une voix entrecoupée, oh! quelles sensations de bonheur inondent tous mes sens... Elles sont trop délicieuses pour les forces d'un mortel... il faudra que j'y succombe!

Une molle langueur clot à demi mes yeux: mes membres tièdes et assouplis se laissent aller au plus doux abandon. Faites cesser la céleste mélodie qui bruit autour de moi; écartez ces houris qui voltigent en me souriant, et soulèvent les guirlandes de fleurs qui s'enlacent autour de leur sein deminu. Beaux fantômes, laissez-moi, oh! laissez-moi, voulez-vous me faire mourir de volupté?

Il faut me dérober à ces fantastiques images... Il faut fuir... Un magique pouvoir m'entraîne et me fait glisser avec légèreté sur des prairies émaillées de fleurs, sur des rives étincelantes de lumière, sans que mon pied ait la fatigue de se lever, sans que la volonté se tende à diriger le corps. Sensation délicieuse, où se mélangent l'inertie du repos et le bien-être du mouvement... Voilà qu'à cette heure un balancement vague et langoureux me berce avec volupté, et que des êtres mystérieux m'enlèvent lentement parmi les nuages.

Ce sont des anges qui me soutiennent dans leurs bras entrelacés, ce sont des anges du divin prophète. Allah! j'entrevois leurs têtes riantes au-dessus de mon épaule: leur souffle humide s'exhale sur mon front et les blonds anneaux de leur belle chevelure effleurent doucement mes lèvres.

Puissé-je ne m'arrêter jamais! toujours, toujours être emmené par l'impulsion inconnue qui m'entraîne! Non, divins messagers du prophète, pas même pour visiter ces innombrables palais étincelants d'émeraude et d'escarboucles, ces palais qui fuient devant mes regards, non pas même pour ces houris dont la voix modulée m'appelle, non, non, ne vous arrêtez pas. On se balance si mollement dans vos bras! on palpite d'une si douce extase, en respirant l'air pur d'une région est embaumée. Désormais l'air des mortels me ferait mourir. Volons toujours, volons sans arrêter, comme la fièche rouge de l'ange de colère! Volons, volons encore. Vent céleste que notre vol rapide fait heurter contre mon visage, ne cesse jamais, non jamais, de souffler.

Et la voix de Massoud, devenue peu à peu basse et inarticulée, ne murmura plus que des mots rares et sans suite. Et ses yeux se fermèrent, et il s'endormit d'un sommeil profond qu'agitaient des rêves fantastiques et de volupté.

Le lendemain à son réveil, Massoud était pâle et souffrant. A peine sa voix exténuée put se faire entendre de ses esclaves. Il les appelait pour qu'ils lui servissent une nouvelle portion d'opium.

UN MARI TURC.

Pris à Amassia pour un médecin, M. Fontanier fut prié par un habitant d'aller voir sa femme, qui était malade. « Les femmes d'Amassia, dit-il, passent pour les plus belles de la Turquie, et celle-là avait, parmi elles, une grande réputation de beauté. Son mari avait habité Constantinople, et s'était fait nommer musselin d'Amassia, sa patrie; mais le pacha qui l'avait institué ayant été changé, il n'était plus qu'ayan. En

même temps qu'il avait perdu le commandement dans la ville, il avait perdu l'autorité dans sa maison, où sa femme régnait en souveraine. Elle était turcomane, et l'ambition l'avait portée à s'unir au musselin, qui lui avait fait un riche douaire: le musselin, au contraire, avait été dépouillé de ses biens, et sa femme ne lui donnait que peu pour se soutenir: plusieurs esclaves nègres la servaient, tandis que celui-ci n'avait pas même un valet pour porter sa pipe. Avant d'entrer dans le harem, le patron eut la précaution de me faire passer dans la cour, et ce ne fut que lorsque tout fut prêt dans l'intérieur, que l'on m'introduisit. La dame ne se dérangea ni pour son mari, ni pour moi; il était difficile de voir une femme plus belle; ses bracelets et son collier étaient garnis d'émeraudes, elle portait une robe de velours brodée en or: sa pipe était garnie de diamants; une multitude de pierres précieuses ornaient ses doigts et le fermoir de sa ceinture. Dès que j'eus pris place, elle ordonna à ses négresses de m'apporter la pipe et le café, et se plaignit de ses maux, qui me parurent plus imaginaires que réels. Je lui conseillai l'exercice et de changer d'air. C'est cela, me dit-elle: je suis la fille d'un curde, je sais graver les montagnes, dompter un coursier; jadis j'étais librement dans la campagne; je n'avais pas besoin d'un voile pour sortir; et que peut servir un voile à une femme honnête? Aussi je vivais, je respirais: maintenant il faut se cacher, marcher avec gravité, se faire suivre par une troupe d'esclaves pour voir de stupides femmes turques. Oui, l'air me fera du bien et surtout la liberté. — Le mari n'écouait pas mes conseils avec une satisfaction, à beaucoup près, aussi vive que sa femme; elle s'en aperçut, et lui dit brusquement d'aller commander encore du café, et de venir quand on l'appellerait. Il sortit et nous laissa seuls. Alors la femme me dit: « Tu vois bien ce vieil animal, c'est lui qui est la véritable cause de ma maladie, et cette maladie n'est que l'ennui de le voir. Il est malheureux; et quel plaisir de vivre avec un homme qui reste à la ville sans pouvoir et sans autorité, qui n'a rien à manger? Mon âme, n'y aurait-il pas un moyen de ne plus l'avoir sous les yeux? Tu es le chef des médecins, la crème des docteurs; n'aurais-tu pas quelque médicament qui, avec l'aide de Dieu, pût m'en délivrer? Alors je retournerais à la campagne où je me porte si bien, et j'abandonnerais cette ville, que je prie Dieu de renverser.

ANNONCES.

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et, pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles; et à 50 cents par gallon, pris par damejannes.

Le soussigné vient de recevoir un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels les suivants:

MÉDECINE, PHARMACIE.

Pharmacopée usuelle, théorique et pratique; par M. Van Mons. 2 gros vols. in-8. avec portrait, etc. \$3 50.

Action (de l') des émetiques et des Purgatifs sur l'économie animale, et de leur emploi dans les maladies; par Marec. Ouvrage couronné par la société des sciences médicales de Bruxelles. 1 vol. in-8. \$1

Cours Théorique et Pratique d'Accouchements; par J. Capuron. 1 vol. in-8. 1820. \$1 75

Lithotritie (de la) ou Broiement de la pierre dans la Vessie; par le docteur Civiale. 1 vol. grand in-8. papier vélin. avec planches. \$1 50

Dictionnaire Universel de Matière médicale et de thérapeutique générale; par Merat et De Lens. In-8. tome I. 1830. \$2

L'ouvrage aura 6 vols.

Manuel de Matières Médicales, ou Description abrégée des médicaments, avec l'indication des caractères botaniques des plantes médicales, des considérations sur l'art de formuler, etc. etc. Nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée, et mise au courant des connaissances actuelles; par MM. H. M. Edwards et Vavasseur. 1 très fort vol. in-12. papier fin satiné. \$1 63

Foreign and Classical Bookstore,
CHARLES DE BEHR, Director,
108 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

34—

HOTEL DU COMMERCE.

No 76 Broad-st. New-York.

Cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, situé au centre des affaires, et tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par ses nouveaux propriétaires.

Messieurs les Voyageurs qui l'honoreront de leur présence, y trouveront des appartements élégants de la plus grande propreté et pouvant recevoir des familles entières; une table délicate, abondante et variée; des vins de premier choix; un Café à la Française, où se liront les principaux journaux de l'Europe et de l'Amérique; des Bains bien tenus; enfin, tous les soins et renseignements utiles.

On y servira une table d'hôte à 3 heures et des repas de commande à toute heure.

32—

M. DISPOS, professeur des langues française et espagnole et de Mathématiques, auteur d'un ouvrage sur la Tonne des livres, offre ses services aux chefs des pensionnats ainsi qu'aux personnes qui désireraient prendre des leçons particulières dans ces différentes branches d'instruction.

M. Dispos ne trouverait pas d'inconvénient à prendre des engagements pour la campagne, ou pour quelque Etat que ce fut de l'Union.

S'adresser, pour les renseignements, à MM. Berard et Mondon, libraires, No. 3 Courtlandt street.

33—3 f.

AVIS.

Depuis nombre d'années la famille Fournier est à la recherche d'un parent, nommé JEAN MARIE FOURNIER, natif de Mortagne, à qui elle aurait à communiquer des affaires qui l'intéressent et d'une grande importance.

Jean Marie Fournier quitta la France, sa patrie, il y a environ 45 ans: il était fabricant de mouchoirs et de toiles de coton. On suppose qu'il se dirigea sur l'île de St-Domingue, à St-Marc, ou autres endroits, où il fut employé chez un négociant et qu'à l'évacuation de l'île, il vint habiter le Sud ou l'Est des États-Unis. Cette supposition est basée sur des renseignements très incertains, et même s'il fallait y ajouter foi, on aurait à craindre qu'il fut mort dans les années 1816 à 1820, dans les états de la Louisiane ou du Kentucky.

Un membre de la famille Fournier que des affaires ont appelé à New-York, prie les personnes qui auraient connu ledit Jean Marie Fournier, de vouloir bien indiquer le lieu de sa résidence ou le lieu de sa mort; et dans ce dernier cas, s'il a été marié, la résidence de sa veuve.

Les lettres ou communications peuvent être adressées à M. David Fournier, chez M. Charles Graebe, négociant, No. 155 Pearl street, New York.

25—1 m

* Le Courrier de la Louisiane est prié de donner 3 ou 4 insertions à cet avis et de s'adresser pour le paiement au bureau de ce Journal.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES.

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain,
A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Collection de MANUELS formant une Encyclopédie des Sciences et Arts, format in-18°, se vendant séparément.

Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, troisième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur; 4 gros volumes in-8, ornés de Portraits, Vignettes, Cartes et Plans.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes.

Annuaire Historique Universel (années 1818 à 1828 incluses), avec un Appendice contenant les actes publics, traités, etc., etc.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre par M. le comte de Lacépède, enrichies par ce savant d'une vue générale des progrès des sciences naturelles; nouv. éd., ornée du portrait de l'auteur et de 24 belles gravures. 26 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées, par M. le comte de Lacépède; 5 vol. in-8°, ornés de 115 planches, ouvrage faisant suite aux éditions de Buffon.

Les prix sont ceux de France auxquels on ajoute les frais de douanes et transport.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

A VENDRE, PAR G. DESABAYE, dans son nouveau magasin, au coin de Park-Place et Broadway, les objets suivants:

Au débarquement des ships *Formosa*, *De Rham* et *Charlemagne*,
5 meules fromage de Gruyère,
1 caisse sardines à l'huile,
2 caisses patés de foie gras, bécasses, perdreaux, alouettes, caillots et lièvre, le tout aux truffes.
1 caisse bouillon gras, et gelée de viande,
2 sacs haricots rouges.

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Juin 24, <i>Extra class</i>	10,000,	prix du billet, \$4.
Juillet 1, <i>Regular do</i>	20,000,	do. 5.
8, <i>Extra do</i>	15,000,	do. 4.
15, <i>Do do</i>	10,000,	do. 3.
22, <i>Regular do</i>	3 de 10,000,	do. 5.
29, <i>Extra do</i>	15,000,	do. 4.

Nous nous chargeons de tout ce qui concerne le change ou la commission.

BUREAU D'AGENCE à l'usage des Américains et des Étrangers, New-York, Broad-street, No. 8.

On s'y charge 1° de tout ce qui concerne les affaires de Douane, tels que chargemens et déchargemens de marchandises, etc.; 2° d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer les restitutions de fonds et d'en faire la remise, et d'exécuter tous autres ordres; 3° de traduire en langues modernes toute espèce de documents et de servir d'interprète; 4° de faire connaître les établissemens et les fonctionnaires publics et de faire les démarches nécessaires pour devenir citoyens des États-Unis; 5° de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences qui seraient demandés, et enfin d'exécuter avec désintéressement et exactitude tout ce qui pourrait être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les meilleurs références de sa probité et exactitude.

23—

A VENDRE — 25,000 Cigares de la Havane, de première qualité, en entrepôt, chez EUGENE BERGONZIO, 8 Broad-st. On trouve constamment, à la même adresse, des Cigares de la Havane, de différentes marques, en lots ou en boîtes de 250.

28

VALENTIN PELLETIER a l'honneur de prévenir le public qu'il a transporté son magasin d'ÉPICERIES au No. 7 Barclay street, où il continue de tenir et de vendre

Vins français et étrangers,
Liqueurs de toutes sortes, de première qualité,
Comestibles d'Europe
Fromages de toute espèce, etc., etc.

Il se charge, comme auparavant, de mettre en bouteille les Vins et autres liquides. Ses prix sont très modérés.

21—3 ms

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS,

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités on trouve constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute.

10—6 m

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les riches robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis, à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'ies, pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes impression.